

« Il y a, aux confins de la région du sérieux et du raisonnable, un espace vague, immense, peuplé de fantômes extravagants, de visions récréatives, de folles figures... » (Rodolphe Töpffer) /page 4

# JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP - Association d'usagers des Bains des Pâquis

[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

numéro 20 - hiver 2018-2019



*Puis d'une bouchée il avale m'. Cryptogame.*



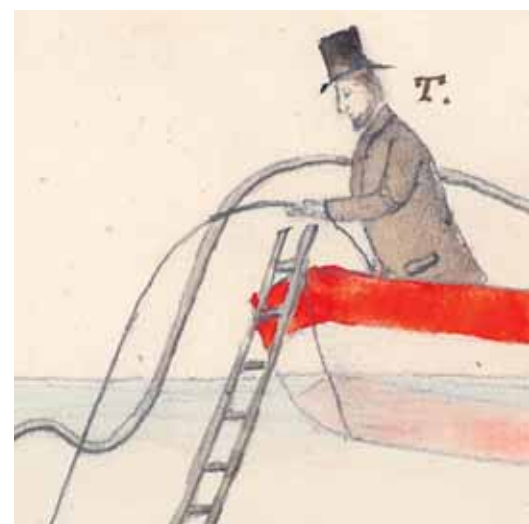
Quand la BD grimpe au Jet d'eau /pages 6-7



Carte blanche à Fausto Pluchinotta /pages 10-11



ESBDI /pages 17-20



La vraie histoire L'histoire vraie /page 29



# ÉDITO

## Une page de BD ouverte sur la ville

**S**i Genève peut s'enorgueillir d'avoir vu naître entre ses murs l'un des pères fondateurs de la bande dessinée, Rodolphe Töpffer, elle peut également se targuer aujourd'hui de se redessiner avec toute une nouvelle vague de bédéistes qui essaient leurs bulles bien au-delà des frontières.

À leur façon, lors du référendum pour sauver les Bains de la destruction en 1987, ce sont bien quelques-uns d'entre eux qui, par leur talent, par la force de leurs illustrations et de leurs propos, ont contribué au succès de la votation.

Genève, donc, berceau du 9<sup>e</sup> art. Genève qui enfin s'est dotée dans le cadre du centre de formation professionnelle des arts appliqués, d'une section spécifique à la BD. Celle-là même qui, pour ce numéro spécial, nous aura fourni, à travers un concours proposé à ses élèves, quatre planches pour illustrer notre journal.

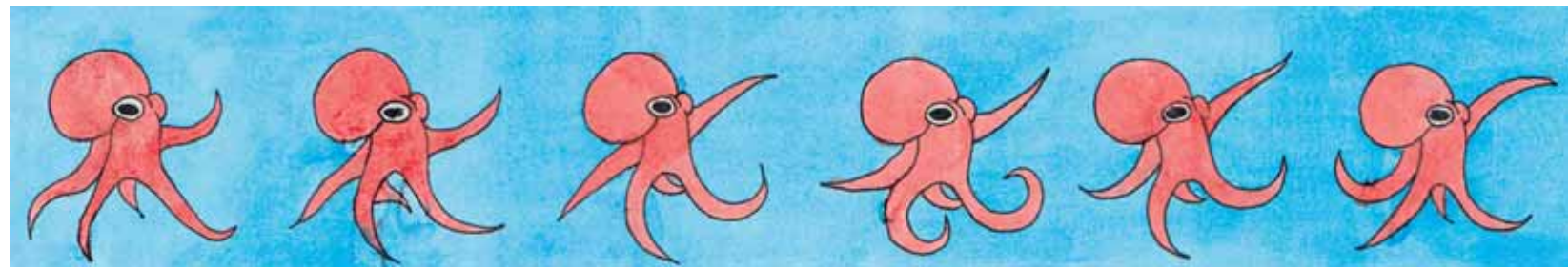
Il fallait donc bien qu'une fois notre semestriel, porté par un graphisme offrant depuis ses débuts une large place au visuel, rende hommage à ces inlassables travailleurs de l'encre de chine, du crayon ou de la gouache et qui, par leurs récits dessinés, enchantent nos rêves d'enfants et nos rêves d'adultes.

Les Bains ont par ailleurs, étrangement, une ligne architecturale qui n'est pas sans rappeler celle de la ligne claire. Ils sont en soi une invitation à esquisser, à croquer la vie et les lieux, à imaginer des histoires. Ce paysage unique dans la rade de Genève est un peu une page de BD ouverte sur la ville. Où que l'on regarde, on s'invente une case qui complète le grand album des rencontres humaines et l'on est vite tenté d'y insérer quelques phylactères pour faire parler cette mixité qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

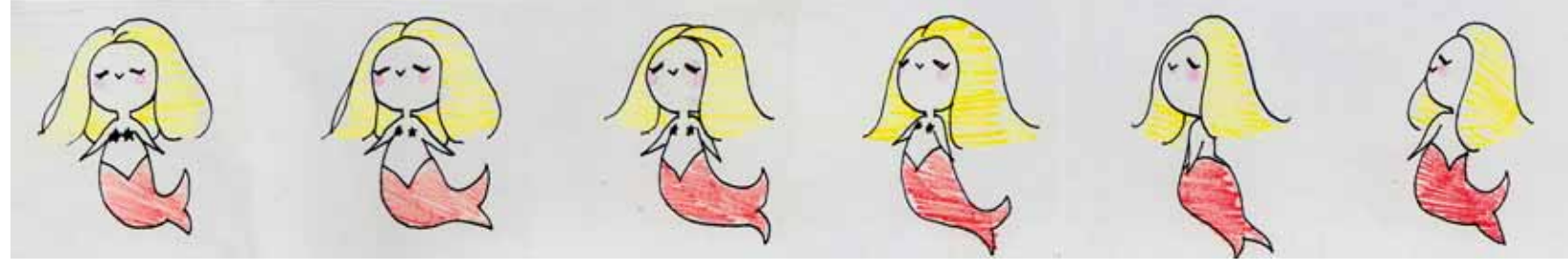
Mais peut-être les Bains ne sont-ils finalement eux aussi qu'un dessin, une aquarelle prisonnière dans une case parmi tant d'autres dans la grande BD de l'univers.

La rédaction

En page une, un dessin de Rodolphe Töpffer, extrait de *Histoire de Monsieur Cryptogame*, 1845.



Alyssa



Brenda



Claudio, Léa



Isabella



Olivia



Sodbaqar

(fragments)

## Le retour du praxinoscope

**L**e *Journal des Bains* a fait son cinéma dans le précédent numéro! Cinq réalisateurs de films d'animation ont ainsi créé des bandes illustrées s'animant grâce au praxinoscope. Restait une bande vierge pour permettre aux lecteurs de s'amuser à décomposer un mouvement dans les douze cases à disposition. Animatou, qui a suivi l'expérience, a reçu en retour 29 bandes, dont une vingtaine provenant des élèves de 3<sup>e</sup> année de l'École de culture générale Ella-

Maillart, option art et design, et dont nous reproduisons une partie ci-dessus. Sous l'impulsion de Muriel Jaquerod, professeure d'art visuel et vidéo, ces élèves ont imaginé de petites saynètes qu'ils espèrent voir bouger un jour. Ce sera chose faite quand les productions, montées avec le logiciel QuickTime par Claude Luyet, seront mises en ligne sur le site des Bains des Pâquis et celui d'Animatou. Un grand merci à Claude Luyet!  
[www.aubp.ch](http://www.aubp.ch) [www.animatou.com](http://www.animatou.com)



ALYSSA ARAGON LE 3 NOV 2018





DESSIN GUY MÉRAT

# La ballade d'Elisabeth et Luigi

Ce n'est pas si difficile. Je regarde le lac et le découpe en une suite de cases qui racontent une histoire. Des badauds arpentent le quai du Mont-Blanc sous des ombrelles blanches et des hauts-de-forme tout empesés de noir. Des calèches et des tilburys troublent parfois la nonchalance des promeneurs.

PHILIPPE CONSTANTIN

Un bateau à aubes se détache du paysage pour accoster bientôt. La manœuvre n'est pas aisée mais le capitaine Roux connaît son métier. Le voilà qui actionne son répéteur manuel d'ordres. En bas, dans la soute, un mécano lâche la burette d'huile avec laquelle il graissait à l'instant même l'une des bielles de ce titanesque monstre d'acier. Son visage est hachuré de fusain et de charbon sur lequel perle une goutte de sueur anthracite. Il ralentit et inverse le sens de rotation des roues. Le bateau s'amarre au quai dans la douceur d'un mouchoir de soie.

Il est passé 13 heures. Dans un moment le vapeur repartira : direction Nyon, Lausanne, Vevey, Montreux, Territet.

Sur le pont des secondes classes, une petite foule s'est déjà amassée. Une couturière, un libraire, des enfants qui courent et s'accrochent aux basques des matelots, des gouvernantes et des clercs de notaire, des vendeurs de colifichets

et des lavandières. Un homme sort son accordéon et prétend faire danser les jeunes filles et les amoureux. Au-dessus, le salon des premières classes accueille les bourgeois et les matrones. On y sert des sorbets et du chocolat chaud au lait mêlé d'épices et de miel.

En arrière-plan, on devine les grands hôtels qui font la réputation de Genève. Une séduisante femme d'une soixantaine d'années, aux bras de sa dame de compagnie, sort du Beau-Rivage, toute corsetée de noir, rehaussant ainsi son air anémique. Sa silhouette pourrait la faire reconnaître. Mais son nom importe peu pour l'heure. Elle descend toujours au Beau-Rivage, sous le pseudonyme de comtesse de Hohenems, qui ne lui garantit pourtant qu'un anonymat de pacotille.

À l'angle de la ruelle des Alpes, un homme se cache dans la pénombre. Tête basse, chapeau d'ouvrier vissé sur un crâne aux cheveux courts, la frange en pointe, foulard autour de la taille. Une larme de moiteur coule le long de son front puis sur l'arête de son nez. On devine la forme d'une lime pointue et meurtrière qu'il cèle entre ses mains. Le voilà qui

surgit comme un beau diable sur le quai et transperce la poitrine de cette femme émaciée, toute vêtue de tristesse. Elle tombe. Puis se relève. Avance vers le bateau et traverse l'échelle de coupée. On largue les amarres. Le vapeur laisse sonner sa cloche par deux fois et se détache du quai.

Mais Sissi se pâme. Elle défunte lentement, à petites gouttes de sang. Dans la salle des machines aussi le mécanicien sue. Son visage est constellé de gouttes qui creusent des sillons dans la poussière de charbon collée à sa peau.

Le capitaine Roux fait demi-tour et revient à quai. On construit un brancard de fortune à l'aide de rames et de toiles. L'impératrice est évacuée. Retour à l'hôtel Beau-Rivage. Le médecin l'ausculte. Luigi Luccheni, l'anarchiste italien qui a commis son crime, est arrêté un peu plus loin. On dira de lui qu'il fut un détenu exemplaire. Lettré. Écrivant ses mémoires avant de se pendre à la prison de l'Évêché avec sa ceinture de cuir. C'est l'époque qui veut cela. C'est l'époque aussi d'une phrénologie subsistante. Si bien que sa tête, une fois décollée, chapeau et foulard en moins, est

mesurée sous tous les angles. Front, mâchoire, orbites, sinus, tangente, cosinus, largeur, hauteur et allez savoir quoi encore, et... est longtemps conservée dans un bocal de formol à Genève avant de migrer au pays de Sissi, au Musée d'anatomie pathologique de Vienne.

Mais qu'importe. Cela est pour le futur. Pour l'instant Sissi se meurt dans sa chambre, dans les bras de Madame Mayer, l'épouse du propriétaire de l'hôtel Beau-Rivage. Elle reçoit d'un prêtre l'extrême onction et quitte finalement ce monde. Le médecin, consciencieux, lui ouvre encore l'artère du bras gauche. Mais nulle goutte de sang n'en sort. Sissi est bien morte.

Tout cela est dit dans des phylactères. Il n'y a pas encore de bulles, pas de dialogues. Pas même les derniers mots d'Elisabeth, « que m'est-il donc arrivé », entre deux évanouissements. Ce ne sont que des notes d'intention, des descriptions, des didascalies, des indications pour le dessinateur.

Le fil rouge est aussi un fil noir. Gouttes de sueur, d'eau, de charbon, gouttes de sang. Goutte de sang dans les eaux noires du lac.



# Adoubée par Goethe en 1827, la bande dessinée de Töpffer n'en finit pas de se libérer

De la difficulté de l'imitation ou les pièges de la caricature.

ARMAND BRULHART



Lecteur du *Journal des Bains*, ne vous laissez pas séduire par des *fake news*, à moins que ce ne soient « des fictions d'une surprenante absurdité, quelques incongruités que le bon goût répro- »

« et des incorrections de langage tout à fait propres à faire frémir les puristes dont notre ville abonde ». C'est notre ami Rodolphe Töpffer qui écrit et la ville est bien Genève, Piogre pour les intimes.

Nous sommes en 1840, Töpffer, né en 1799, a déjà publié trois albums, les histoires de MM. Jabot (1833), Vieux Bois (1837) et Crépin (1837), tous contrefaits avec succès par un éditeur pirate: Aubert à Paris. Cette année 1840, le facétieux Genevois livre pour Paris – « PARIS » figure cette fois en très gros sur la page de titre de ses deux nouveaux albums – *Docteur Festus*, puis *Monsieur Pencil*, d'une virtuosité graphique exceptionnelle. Pourtant, la nouveauté se trouve dans *Voyages et aventures du Docteur Festus* car, pour la première fois, paraissent simultanément l'album et un livre illustré, inspiré des romans picaresques et plus particulièrement du Don Quichotte de Cervantès: « une histoire extraordinaire composée d'après des procédés extraordinaires », écrit l'auteur dans sa préface. Une double impression: « figurée d'abord graphiquement, dans une série de croquis, elle a été traduite ensuite de ces croquis dans le texte que voici ». « C'est donc la même histoire sous une double forme, mais, comme l'observe finement l'Abbé de Saint-Réal, dans deux choses d'ailleurs semblables, ce qu'elles ont de différents change beaucoup ce qu'elles ont de semblables. » Cette référence à l'abbé de Saint-Réal, Savoisien du siècle de Louis XIV, apparaît comme un clin d'œil à

son ami Xavier de Maistre, le célèbre auteur de *Voyage autour de ma chambre*.

Est-ce vraiment une invention de 1840? En réalité, Rodolphe pêche par omission comme disaient alors les Jésuites. En 1829 déjà, un dessin de tête fut à l'origine du Dr Festus et, en 1833, sont imprimés chez A. L. Vigner *Les Voyages et aventures du Docteur Festus*, mais des six livres de 1840 il ne paraît que le premier, accompagné de huit illustrations différentes et d'une savoureuse préface. « Il y a aux confins de la région du sérieux et du raisonnable, un espace vague, immense, peuplé de fantômes extravagants [sic], de visions récréatives, de folles figures, touchant quelquefois à la ligne du vrai, mais n'y séjournant pas. C'est là que je fis une excursion l'an passé [1832], et j'en rapportai mon livre. » On ignore de quand date la « carte pour servir à l'intelligence des voyages et aventures du Docteur Festus dressée par Jean Renaud arpenteur assermenté », magnifique invention töpfferienne qui évoque Thomas More et son île d'Utopie, et qui anticipe les géographies imaginaires du XX<sup>e</sup> siècle. La légende rapporte que les amis de Töpffer lui auraient conseillé de ne pas publier son livre en 1833. Ainsi les exemplaires rarissime de cette année-là viennent jeter un certain trouble. Il semble exclu que Rodolphe ait renoncé à la publication en raison d'une trop grande licence. Protestant convaincu, mais surtout pas mômier, il était persuadé que son œuvre graphique serait, « comme celle de Hogarth », « l'antidote victorieux et délétaire du [George] Sand, du Balzac, ou encore du [Eugène] Sue, trois moralistes assurément, et qui se piquent de l'être, mais vicieux et délétères assurément aussi ». L'ambition de la « littérature en estampes » (on dirait aujourd'hui de la bande dessinée) est de travailler « pour la morale aussi bien pour le bon gros public, y compris le peuple et les enfants ». Rodolphe proposait une « littérature en estampes » pour tous et anticipait la fameuse formule d'Hergé. Les réflexions ci-dessus sont

tirées de son *Essai de physiognomonie* de 1845, une année avant sa mort, et qu'il faut lire après avoir observé attentivement les *Essais d'autographie* de 1842, et particulièrement les variations sur le « type Crépin »: « regardant une femme qui se noie », « regardant un cheveu sur la soupe », « écoutant la cloche du feu », etc.).

Töpffer milite en faveur de la physiognomonie et de l'infinie variété de l'âme humaine, il condamne la phrénologie, cette pseudo-science positiviste et « matérialiste » (voir ci-dessous la charge de Lyonel Feininger dans *Le Papillon* de 1897). Le choix de la subtilité n'empêche pas l'artiste d'aller au plus simple et d'être l'inventeur des figures stéréotypées de « Jean qui rit et Jean qui pleure » (attribué à Voltaire), en citant les philosophes grecs Démocrite (qui rit) et Héraclite (qui pleure). Les automobilistes ne se doutent pas – à part les lecteurs du présent *Journal des Bains* – qu'ils ont affaire à une figure töpfferienne qui les juge.

Comme Töpffer l'écrit dans sa correspondance: « Ces autographies, c'est ma vache à lait: elles me coûtent un franc, je les vends dix et



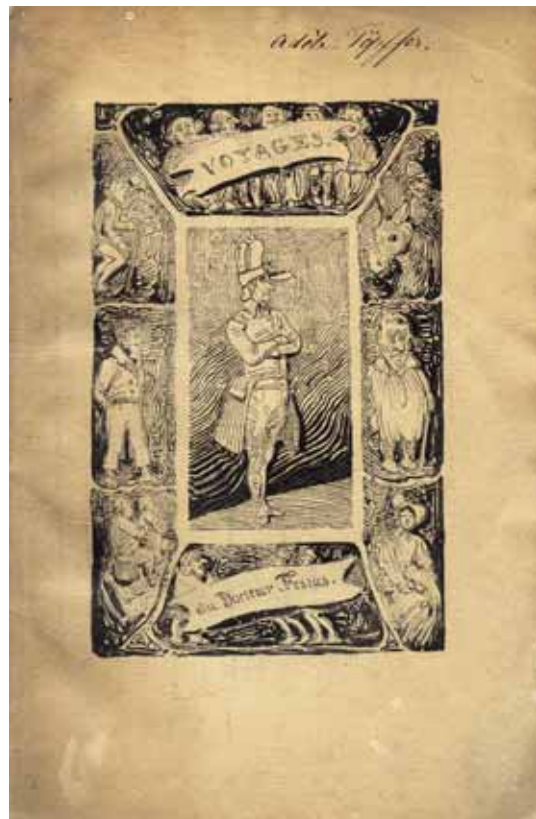
Extrait de *Patric et Patrac* partant en tournée d'études artistiques, paroles de Lamartine, par Henri Hébert, Genève, 1883, reproduit dans *Souvenirs et conseils d'art*, Genève 1889.



Lyonel Feininger, « Phrénologie », *Le Papillon*, 1897.

voici tantôt six ans qu'elles me font une rente considérable ». Pour augmenter sa rente, il lui faut conquérir Paris. Grâce à son cousin Dubochet, propriétaire de *L'Illustration*, il fait publier *Histoire de Monsieur Cryptogame*, transposée par Cham (Amédée de Noé, 1818-1879) en gravures sur bois de bout, une entreprise délicate, imprimée dès le 25 janvier 1845 sur deux pages, à suivre. Cham récoltera les éloges du Genevois, malgré quelques bavures. Une leucémie empêche Rodolphe de jouir de son succès, qui, dès 1845, s'étend à l'Allemagne, à la Hollande, puis, en éditions pirates, à l'Angleterre et à l'Amérique!

À regarder de près la postérité de Töpffer à Genève, on ne peut être que déçu pour ce qui concerne les albums parus au XIX<sup>e</sup> siècle. Charles Dubois-Melly (1821-1905) a repris la géographie de Töpffer dans son *Robinson Crusoe* inachevé et ne paraît pas trouver l'inspiration



Couverture illustrée des *Voyages du Docteur Festus*, 1833. Exemple d'Adèle Töpffer.



Le Docteur Festus sous son bourricot en 1833.



Le Docteur Festus sous son bourricot en 1842.





Essai de physiognomonie, 1845 (autographie).



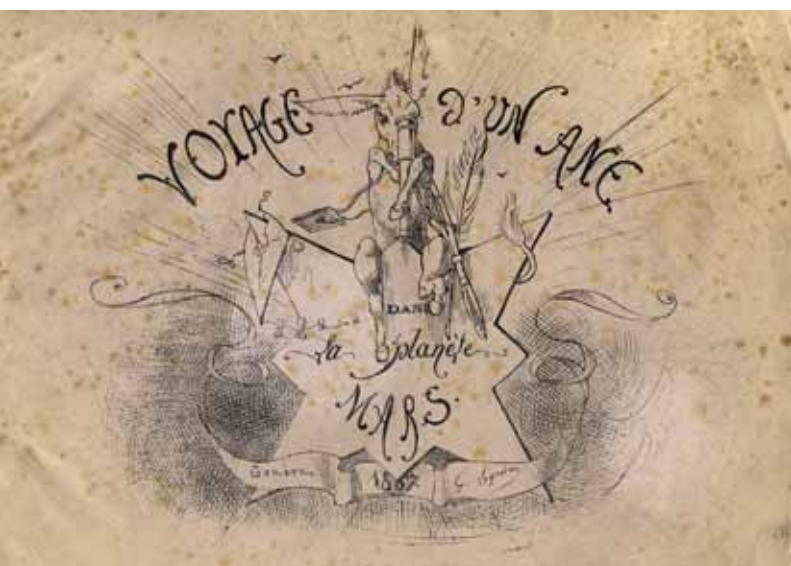
William Hogarth, Characters & Caricatures, gravure sur cuivre, 1745.



Le type Crépin, détail de l'Essai de physiognomonie.



[Charles Dubois-Melly], Un Ménage dans les nues, histoire palpitante de trois personnes, dont un chien, à la poursuite de la célébrité, vers 1850.



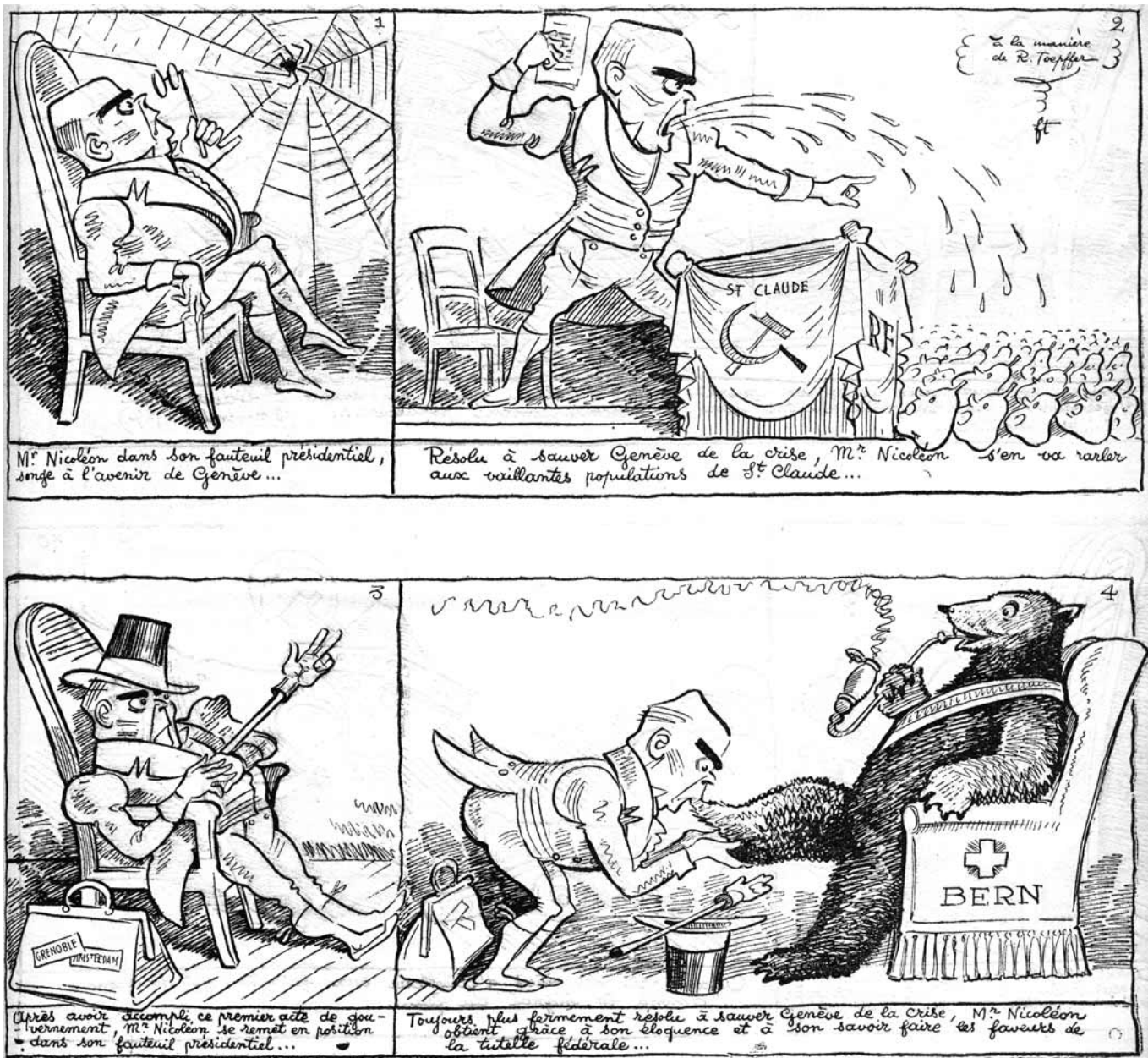
Gabriel Liquier, Voyage d'un âne dans la planète Mars, Genève, 1867.

dans *Un Ménage dans les nues* et son titre en tire-bouchon. On peut en dire autant de Gabriel Liquier (1843-1887), et de son âne déçu par ses aventures sur la planète Mars. Quant à l'album *Patric et Patrac* (1883) de Henri Hébert (1849-1917), malgré quelques réelles réussites graphiques, il ne convainc pas par son scénario, ponctué de quatrains de Lamartine. Il est pourtant considéré avec ses *Feuilles d'hiver* (1892) comme « un digne successeur de Töpffer ».

Et pendant ce temps-là, un Suisse créait à Paris *Le Chat noir* (1881 et 1885) – vive Rodolphe von Salis! –, lieu magique pour les artistes et la vie de Bohème, connu de tous les Genevois désireux de se faire un nom.

Il était impossible d'imaginer que Genève puisse offrir la même liberté à ses habitants et la création du journal amusant *Le Papillon* en 1889 constituait déjà un tour de force. Paraissant seul tous les 15 jours puis, dès 1893, en alternance avec *La Patrie suisse*, *Le Papillon* était accessible aux enfants comme aux anciens, tout en accueillant, à côté des dessinateurs genevois, des Suisses, des Français, des Allemands, des Américains. Ainsi Godefroy (Auguste Viollier), Estoppey, Evert van Muyden et son frère, Fontanez, Forestier, Vallet, y cotoient Avelot, Caran d'Ache, Job, Benjamin Rabier, Lyonel Feininger, Hans Meyer-Cassel, F.M. Howarth, Albert Levering. On y trouve, pendant une quarantaine d'années, de petite bandes dessinées de trois à huit épisodes. Le « journal » populaire, insolent et bon marché du *Guguss* (1894-1936), qui paraissait tous les jeudis, fut longtemps illustré par Polyte (Albert Gantner) puis par Pellos (René Pellarin) ou Noël Fontanet. Ce dernier, caricaturiste percutant, accrédité par *Le Piloni*, journal d'extrême droite, s'est exercé à imiter Töpffer.

Il faudrait faire une place toute spéciale à la naissance d'un genre nouveau, né à Genève et imaginé par Frans Masereel (1889-1972), très proche de la bande dessinée : la nouvelle et le roman sans parole. Cette puissante invention expressionniste paraît en 1918 avec *25 images de la passion d'un homme*, suite de gravures sur bois. Elle est amplifiée l'année suivante sur 125 bois avec *Mon livre d'heures* (succès devenu mondial), et finalement, en 1920, avec le leporello *Un fait divers*. On est ici à l'opposé de Töpffer : le réalisme cru, le socialisme engagé, une forme violente de pacifisme révolutionnaire, interdit aux enfants.



Noël Fontanet, Caricature de Léon Nicole, « à la manière de R. Toepffer », *Le Piloni*, 25 janvier 1935.



# Quand la bande dessinée grimpe au Jet d'eau

Depuis les années 70, Genève bruisse de 9<sup>e</sup> art. Celui des Poussin, Aloys ou Ceppi et puis Zep, Wazem, Peeters, Exem ou Tirabosco. Un vrai terreau de garçons, féminisé avec les années. Les plus jeunes, eux, jouent entre papier et écran. Tentative d'escalade panoramique.

MICHEL RIME

En 1984, la bande dessinée genevoise entre au Musée Rath. Ab'Aigre, Aloys, Ceppi et Poussin se partagent les cimaises de *BD GE*. Poussin, animé d'une idée lumineuse, ouvre son coin à de plus jeunes dessinateurs, parmi lesquels Exem, Simon, Buche, et Fabrice Giger, qui, après avoir créé au bout du lac L'Essai et Alpen, rachètera les très intergalactiques éditions des Humanoïdes associés. Dans un entrefilet illustré de deux photos, le *Journal de Genève* ose : « (...) l'amateur de bandes dessinées n'a plus à cacher les albums sous son manteau... ». Si un temple de l'art officialise des faiseurs de mickeys, c'est qu'ils ont déjà tissé une toile fébrile et ramifiée au sein de la Genève alternative. Concerts rock, associations socio-culturelles de quartier, mouvements écologiques, squatts et manifestations aussi diverses qu'hirsutes, se parent des images locales du 9<sup>e</sup> art pour communiquer dans un monde sans smartphones. Le parfum des marges et ses journaux (*Tout va bien*, *Le Rebrousse-poil*) joue bien entendu du phylactère.

Hors les murs, on a vu les noirs incandescents d'Ab'Aigre et la ligne très claire d'Aloys dans l'unique numéro de la revue *Swing* (1976) et, deux ans plus tard, dans le premier *Swiss Brothers and Sisters*, album collectif édité par ce Vaudois de Kesselring. Les trois tomes de *La route des goélands* signés Ab'Aigre et Sylli (encore un Vaudois) paraissent chez Glénat entre 1981 et 1983. En juin 1980, les Quickette et Flupkette d'Aloys se délurent dans le *Charlie* de Wolinski. La première version du *Guêpier* de Ceppi remonte à 1976 (Éditions sans frontières, Lausanne). Le titre reviendra aux Humanos et en couleurs chez Casterman. Le public a déjà pu suivre Stéphane, son bouurlingueur atypique, dans pas moins de sept épisodes. Quant à Poussin, dont le premier livre *Farces et attrapes prolos* paraît au Petit-Lancy en 1972, il a déjà fait se bidonner les lecteurs d'*Hara-Kiri* et de *La gueule ouverte*. Buddy et Flappo ont paru à *L'Écho des Savanes* (avec une couverture arrangée par Daniel Suter, oui, celui des studios d'animation GDS) et ont déjà brûlé les planches du Loup. Le délirant Carougeois a exposé chez Anton Meier en 1975 et a énervé la scène underground avec des affiches publicitaires pour une banque. En janvier 1981, Ceppi et Ab'Aigre avaient eu les honneurs de la Galerie Delafontaine à Carouge en compagnie de Derib et Cosey. Aloys en était aussi.

*TVB-Hebdo* rend l'âme en même temps qu'Hergé au printemps 1983 avec un 190<sup>e</sup> numéro riche des dix pages spéciales de *Tintin en Helvétie*. Ces planches hommages au père de la ligne claire sont signées Augagneur, Véronik et Derib pour les Vaudois, Poussin, Aloys, Ab'Aigre et Exem pour les Genevois. *Le jumeau maléfique* d'Exem, une aventure de Lanceval, album petit format à monter soi-même, est le premier d'une très longue série de savoureux pastiches miniatures. C'est dans *Tout va bien* que les lecteurs ont découvert l'auteur l'année précédente, en feuilleton, avec *L'œil de Pallas*. Buche place ses premières cases en 1983 dans les journaux antimilitaristes *Virux Magazine* et *Le Rebrousse-poil*. *Carapaces*, son premier album, paraît à L'Essai en 1985, pre-



Couverture du *Jumeau maléfique* d'Exem dans *TVB-Hebdo* du 8 avril 1983.

mier titre de la collection « Mort subite » dédiée aux jeunes auteurs de l'éditeur de Jussy. Simon, quant à lui, profite d'une peine de prison pour objection de conscience pour accoucher de *Céxapil* (1975). Il signera aussi Giuseppe ou Josef, collaborera avec Léonard Morand et, sur un scénario de Daniel Varenne, dessinera plus tard *Farinet*.

Auteurs, éditeurs, fanzines (*L'Œuf*, *Gonocoque*, *L'appel des cloches*, *Tonnerre*, jusqu'à *Champagne!* primé à Angoulême en 1987), travaux de commande qui fleurissent dans les mains et sur les murs, la bande dessinée bombe le torse au bout du lac. Ses librairies spécialisées (La Marge, Cumulus, La Malle folle, Chlorophylle, L'oreille cassée, Papiers Gras) dynamisent le milieu. Manque encore un concours pour titiller les vocations. Dès 1986, les centres de loisirs de Saint-Gervais et de Marignac alliés à Papiers Gras en lancent un : au menu Calvin, puis Le Corbusier, Guillaume

Tell ou les réfugiés. Les planches des lauréats sont éditées en de beaux albums à dos toilés. Tom Tirabosco, Gilles Calza et Fiami en profitent pour briller. Côté revue spécialisée, *Sauve qui peut (SqP)*, mensuel suisse romand d'humour et de bandes dessinées, passe le dossier en novembre 1991. L'expressionnisme de Rodrigo Antunes frappe dès la quatrième page du n° 1, mais juste avant, sous l'édito (« Bienvenue chez les dingues » d'Alain Stucki), un dénommé Zep croque les grands héros de la BD feuilletant ce premier numéro. Kalonji et Baladi y sont aussi. Et d'apparaître également le Léon Coquillard de Gilli, que Zep immortalisera pour le compte du Groupe pour une Suisse sans armée. Buche et Puskas montent dans le 2. « Stukaka » d'Helge Reumann ferme le 4. « Souvenir de môme » débarque dans le 5, première apparition du vaurien des préaux à mèche pas encore blonde qui rendra Zep millionnaire. On y découvre aussi le tout jeune Frederik Peeters. Dans le 7, Wazem signe encore Wasem. L'aventure prend fin après quatorze mémorables numéros.

Impossible de taire l'instauration par la Ville de Genève, en 1997, du prix Töpffer pour la jeune bande dessinée locale, couplé à un prix international. Troisième à toucher le pompon, après Tirabosco et Wazem, la première femme, Nadia Raviscioni. Il faudra ensuite attendre huit tours pour la deuxième, Isabelle Pralong, et, en 2009, la troisième, Valp. En 2010 surgit le Prix pour la jeune bande dessinée locale. Les femmes y fleurissent mieux : Tatiana Nazarova (2011), Barbara Meuli (2014) et Maurane Mazars (2015). Rebelote en 2016 avec Camille Vallotton et parfums de femmes pour l'ensemble, car Catherine Meurisse touche la récompense internationale et Peggy Adam la genevoise.

Töpffer ressuscite en 1996 pour les 150 ans de sa mort. Roland Margueron, « tonitrueux et incontournable défenseur et agitateur de la BD » selon les mots de Wazem, lui ouvre son antre Papiers Gras. Au menu, les originaux de 29 timbres de ce qu'il nomme « ses neveux et nièces » et les 200 dessins de Georges Schwizgebel qui lui ont permis de tourner les vingt secondes merveilleusement animées de *Zigzag*. La Poste se fendra de cinq timbres aux images glanées dans *Les Amours de M. Vieux Bois*.

Cette année-là voit aussi bondir un animal hors norme : le *Drozophile*, qui jusqu'alors galopait secrètement entre les poils de la moustache du maître Christian Humbert-Droz. Entièrement sérigraphiée avec l'aide des auteurs, d'une élégance rare à grand format, la bête compte à ce jour dix rejetons, tous plus fous les uns que les autres. À côté de ce qu'Angoulême a primé en 1998 comme un fanzine, des éditions ont vu le jour faisant la part belle aux auteurs d'ici, à l'image de Ben pas encore cité, mais pas seulement. Toujours en 1996 naissent les Éditions Paquet avec un catalogue qui tournera largement le dos au Jet d'eau.

Le numéro zéro de *Bile noire* déboule, lui, quelques mois plus tard avec des Robert Emslie, (déjà dans *SqP*), Julien Käser (publié chez Futuropolis à 12 ans!), Patrick Mallet, Tania Michelet ou Xavier Robel. La revue, où l'on retrouve beaucoup de ceux de *SqP*, accouche d'une quinzaine de numéros, dont un maousse pour le festival BDFIL de Lausanne en 2007, contenant tout le gratin du chaudron calviniste mélangé à des peintures d'ailleurs. À l'image



Ambiance Rascar Capac, la momie des *Sept boules de cristal*, pour la couverture de la plaquette de l'exposition *BD GE* au Musée Rath en 1984.







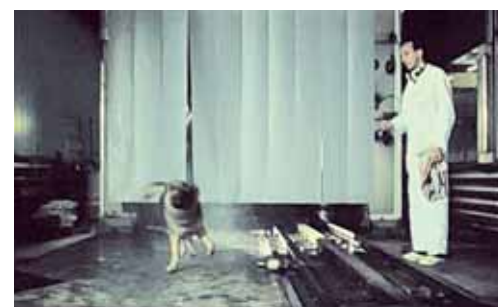
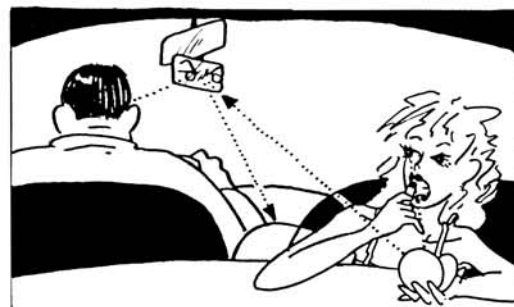
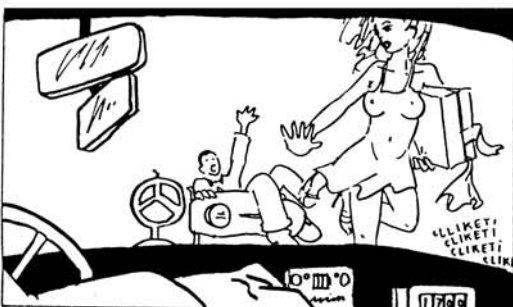
# Hep! Taxi...

Aloys en storyboarder : c'était en 1986, dans la cuisine des Studios Lolos à Carouge. Il y avait une certaine effervescence, nous étions en pré-production pour un court-métrage.



**Lui** – C'est compliqué la vie...  
**Elle** – Ça vous regarde pas!  
**Lui** – Nous serons plus aimable quand les clients donneront davantage de pourboire.  
**Elle** – Nous donnerons davantage de pourboire quand les chauffeurs seront plus aimables.

DESSINS ALOYS LOLO



Hep! Taxi...

avec  
 Anna Crocco  
 Claude Vanzetti  
 Aloys Lolo  
 Rodolpho Rivanera

un film de Bertrand Theubet  
 1986, 35 mm, 6'  
 production Quickfilm



## BERTRAND THEUBET

Une jeune femme saute dans un taxi après avoir largué son petit ami le long du trottoir. Le chauffeur n'est pas commode, elle est troublée. Elle répond «...c'est tout droit!» quand on lui demande sa destination. Le chauffeur se fâche, elle s'avance pour lui dire... À ce moment, un berger allemand, jusque-là couché au pied du siège passager, surgit, comme pour protéger son maître...

Deux jours de tournage, une partie dans une voiture, une autre sur des routes et le final dans une station de lavage pour voitures. Il fallait une préparation précise, une liste de plans bien définis pour raconter cette histoire. Aloys me propose d'en dessiner le storyboard (au Québec ils disent scénarimage). On se met à l'ouvrage, les photos de repérages étalées sur la table de la cuisine. En quelques esquisses, l'ébauche du film naît sous mes yeux. Les axes de caméra, les détails (jeu avec le rétroviseur, le chien, etc.) sous le crayon d'Aloys. Nous avons en regard du texte la continuité dessinée qui allait permettre à tous les techniciens (chef opérateur, costumière, accessoiriste, in-

génieur du son, etc.) d'être prêts à filmer. Plus que le texte, nous avions une mine d'informations à proposer. Par ailleurs, nous avions tous les éléments pour établir un plan de tournage, nombre de plans, changements de lieux et de décors. L'expérience de la BD au service d'un film : par son travail, Aloys m'a apporté un regard, donné le ton de comédie que je recherchais. Inestimable contribution qui rend le tournage beaucoup plus facile. Napoléon disait qu'un bon croquis vaut mieux qu'un long discours.

C'est ainsi que fonctionne l'histoire du cinéma depuis les origines. La création du storyboard est attribuée à Georges Méliès qui a toujours eu recours à des effets spéciaux. Il suivait fidèlement ses indications écrites ou dessinées, il ne laissait rien au hasard. La forme la plus largement connue aujourd'hui a été développée par Webb Smith chez Walt Disney Animation Studios au début des années 1930.

Les dessinateurs chargés d'illustrer chaque plan du découpage technique d'un scénario sont les storyboarders. C'est un métier à part entière, quand les réalisateurs ne sont pas eux-mêmes d'excellents dessinateurs, comme Fellini ou Lynch, dont les croquis font désormais partie de l'œuvre.





Panorama Bourbaki, Lucerne. Photo Emanuel Ammon/AURA

# La magie du panorama

Le panorama est un dispositif de représentation picturale circulaire qui apparaît à la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et se développe pendant tout le siècle suivant jusqu'à son épuisement progressif à partir de 1900, quand il cède la place au cinéma, nouvel engouement des foules.

BERNARD COMMENT

Le panorama, inventé par Barker en 1787, est tout d'abord un phénomène forain : une attraction visant à exciter le public, à lui procurer un plaisir à la fois immédiat et un peu mystérieux (en cela déjà, il est proche de la bande dessinée). Encore faut-il s'interroger sur la nature de ce plaisir.

En effet, et c'est ce qui m'avait conduit à consacrer tout un livre à ce phénomène, on peut s'étonner que le public, nombreux et enthousiaste, se soit ainsi précipité pour admirer tout d'abord une représentation d'Edimbourg... à Edimbourg même, puis très vite après une vue de Londres à Londres, de Paris à Paris, etc. Qu'est-ce qui motivait ainsi les gens à venir voir leur propre ville en peinture ? On est réduit ici à l'état d'hypothèses et de conjectures. Il semble toutefois assez évident que le développement urbain à l'ère industrielle, avec l'élévation brutale du gabarit des bâtiments, l'élargissement du maillage des lotissements, ait fait éprouver aux citadins un sentiment de perte : leur propre ville leur échappe, le regard se heurte à d'immenses façades (que viennent troubler les fameux « passages », offrant des raccourcis à l'abri des intempéries), ils perdent littéralement de vue le schéma ou le dessin de l'espace urbain, et ils viennent retrouver une forme de maîtrise sur l'espace grâce au spectacle du panorama.

C'est que les moyens engagés sont colossaux. On construit des rotondes ad hoc à éclairage naturel zénithal pour accueillir des toiles circulaires qui atteignent vite une vingtaine de mètres de hauteur et une soixantaine de circonférence, tout cela observé depuis une plateforme centrale, et complété par un faux-terrain aménagé entre la plateforme et la toile, où l'on dispose toutes sortes d'éléments réels comme des fusils, des chars ou des mannequins.

Le panorama connaît pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle un engouement semblable à celui du cinéma au XX<sup>e</sup> siècle. On fait des affiches, on organise des tournées, il y a tout un battage publicitaire pour en assurer le succès.

Et les thèmes évoluent, pour répondre aux attentes du public et flatter ses goûts (car nous sommes avant tout dans un commerce). À la thématique des villes succède bientôt celle du



voyage, puis, avec la montée des nationalismes, celui des guerres, napoléoniennes d'abord, puis diverses dans l'affrontement effréné des États belliqueux dans une Europe à feu et à sang.

Ce qui se joue avec la magie du panorama, c'est un effet de réalité poussé à l'extrême, au

point qu'on croit vivre ce qu'on voit (c'est un vieux rêve pourchassé par les marchands d'illusions, qui se poursuit de nos jours avec la « VR », *virtual reality*). Le spectateur fait l'expérience par procuration de la guerre, du feu, du combat (sans risquer à aucun moment de mourir,

bien sûr) ; il découvre des contrées lointaines sans l'inconfort des voyages ni leurs risques. Bref, c'est la réalité offerte au premier venu sans les désagréments de l'expérience réelle.

Le panorama, dans sa réalisation, est une juxtaposition de plans successifs, avec une perspective corrigée pour établir un horizon linéaire. Les peintres, le plus souvent, se partageaient le travail : on trouvait des spécialistes des ciels, de la végétation, des bâtiments, des personnages. Dans un des plus beaux panoramas qu'on puisse encore admirer de nos jours, à Lucerne, le Bourbaki, on peut repérer le talent du jeune Ferdinand Hodler et de son fameux parallélisme dans la peinture du bataillon bernois qui lui avait été confiée. Cette *Arbeits-tteilung* reprenait le modèle des ateliers, avec un maître qui organisait, distribuait, et bien sûr signait, pour s'attribuer le mérite et la gloire.

Plus tard, dans la deuxième partie du XIX<sup>e</sup> siècle, apparut une variante du panorama circulaire : ce qu'on a appelé le *moving panorama*. Le spectateur était assis dans un wagon de train, et de part et d'autre, à travers les vitres, défilait un paysage (celui du Transsibérien par exemple) peint sur des centaines de mètres et actionné par deux rouleaux. Un défilé d'images qui préfigure aussi bien la bande dessinée que le cinéma et son plan-séquence.

Aujourd'hui, la mode du panorama semble vouloir reprendre son élan. À Rouen s'est ouvert le Panorama XXL, lieu d'attraction. Mais comme disait Lénine, l'Histoire ne ressert pas les plats. Le panorama a tiré sa révérence à l'Exposition universelle de Paris en 1900 (même si des gouvernements tyranniques et totalitaires ont continué d'utiliser sa puissance de propagande, en URSS, en Chine ou en Corée du Nord).

En Suisse, on peut admirer le panorama de Lucerne (déjà évoqué), celui de Thoun (le plus ancien). Et Expo.02 avait exhumé le panorama de Morat, dans un monolithe plein de grâce au milieu du lac. Le panorama est un magnifique fantôme du XIX<sup>e</sup> siècle.

[www.bourbakipanorama.ch/fr/musee](http://www.bourbakipanorama.ch/fr/musee)  
[www.museums.ch/org/fr/Thun-Panorama](http://www.museums.ch/org/fr/Thun-Panorama)  
[www.murtenpanorama.ch](http://www.murtenpanorama.ch)

Bernard Comment, *Le XIX<sup>e</sup> siècle des panoramas*, Adam Biro éditeur, 1993.  
 Un roman à paraître au printemps 2019 chez Grasset : *Neptune Avenue*.





Pozzallo, 2017.

Le monde se partage entre terre et mer. Beaucoup plus de mer que de terre. Pourquoi appelle-t-on notre planète la Terre? Nous sommes certes tous des habitants de la sphère, mais nous sommes tous également entourés d'eau. Peu importe la dimension de l'espace sur lequel nous vivons : île ou continent, nous sommes toujours au milieu de l'eau.

La terre est notre mère, nous a-t-on enseigné. Et l'eau, c'est quoi? Pour vivre, l'homme a besoin des deux. Nous pourrions dire que l'eau est notre père. Mais il s'agit cependant d'un substantif féminin... qui nous porte à affirmer que nous avons donc deux mères.

Nous sommes faits pour marcher sur la terre. Pour aller d'une terre à l'autre, nager serait possible, mais les distances peuvent se révéler si grandes que mieux vaut ne pas s'y exercer, encore moins avec des valises. Nager est devenu pour nous un simple plaisir, ou un moyen pour se maintenir en forme.

Au fond, l'eau nous fait peur. Ce n'est pas notre élément naturel et nous n'arrivons pas véritablement à la domestiquer. Nous avons pourtant besoin de la traverser pour aller à la recherche de ce qu'on ne trouve pas chez soi. C'est pourquoi nous avons inventé les bateaux.

Pour naviguer, un navire doit battre le pavillon d'une nation. Sans pavillon, nous ne sommes que des pirates. Mais avec un bateau et un pavillon, nous pouvons aller où bon nous semble. Nous partons comme des citoyens et nous arrivons comme des étrangers. Une traversée suffit à changer notre statut social. De nos jours, nous avons ce paradoxe de pouvoir être salués et fêtés à l'heure du départ, et rejetés à l'heure de l'arrivée. Étrange chose que l'être humain.

Sur la photographie, un bateau, un port, un nom «Aquarius»; des cordes qui arment le navire au môle et tant de gens à la proue. Évidemment, personne n'est descendu; ils sont là à attendre. Leur visage est sombre de peur, sombre aussi de l'appréhension de ce qui leur arrivera. Il est clair que ce ne sont pas des touristes heureux de parvenir sur le lieu de leurs vacances. Au contraire, on peut lire sur leur visage la fatigue. La fatigue de leur trajet de quelques années, la certitude d'être encore en vie et l'inquiétude du futur. Aucun ne sourit. Personne ne parle à personne. Tous regardent vers cette nouvelle terre qu'ils ne connaissent pas et dont ils doutent soudainement qu'elle soit aussi hospitalière qu'ils l'avaient espéré. Mais ils sont encore au milieu de l'eau, sur un bateau et donc en sécurité. Le futur est à quelques mètres. Il suffit de descendre la passerelle. Il suffit de ces quelques mètres pour transformer ces personnes en migrants, en personnes indésirables. Les attendent la police, les carabiniers, la Croix-Rouge, diverses ONG et le médecin légal.

Il n'y a qu'une personne, une seule personne, à la proue du navire, qui se distingue des autres. Il se tient droit, fier, avec un châle porté avec beaucoup d'élégance sur la tête.

Il est l'image de la dignité. Son regard porte loin, au-delà du nôtre, sans inquiétude, ou du moins ne nous le fait-il pas ressentir.

J'ai le sentiment qu'il sera encore plus difficile pour lui de parcourir ces derniers mètres.

P.-S. : L'Aquarius était de 1977 à 2008 un navire des garde-côtes allemands, il s'appelait alors le Meerkatze (« chat de mer »), ce qui est encore visible sur la coque.





Noémie  
Thônex





# Quand la BD inspire le roman

«...Elisa écrit comme son personnage dessine.» (Cosey)

En collant ma joue contre l'embrasure, j'ai vu sa main courir sur une feuille. Il l'avait posée sur un carton, sur ses genoux. Entre ses doigts, le crayon cherchait son chemin, avançait, reculait, hésitait, reprenait son investigation. La mine n'avait pas encore touché le papier. Lorsque Kerrand a commencé à dessiner, son trait était irrégulier. Il reprenait les lignes plusieurs fois, comme pour les effacer, les corriger, mais chaque pression les gravait. Le sujet, méconnaissable. Un branchage, un tas de ferraille peut-être. J'ai fini par reconnaître l'amorce d'un œil. Un œil noir sous une chevelure brouillonne. Le crayon a poursuivi sa route jusqu'à ce qu'apparaisse une figure féminine. Des yeux un peu trop grands, une bouche minuscule. Elle était belle, il aurait dû s'arrêter là. Mais il a continué à passer sur les traits, tordant peu à peu les lèvres, déformant le menton, perforant le regard, a remplacé le crayon par une plume et de l'encre pour en badigeonner le papier avec une lente détermination, jusqu'à ce que la femme ne soit plus qu'une pâte noire, difforme. Il l'a posée sur le bureau. L'encre dégoulinait jusqu'au plancher. Une araignée s'est mise à courir sur sa jambe, il ne l'a pas chassée.

Extrait de Elisa Shua Dusapin, *Hiver à Sokcho*, éditions Zoé, 2016

Au théâtre : *Hiver à Sokcho*, 3-19 décembre 2018  
www.miditheatre.ch

Vient de paraître : *Les Billes du Pachinko*, éditions Zoé, 2018  
www.editionszoe.ch/auteur/elisa-shua-dusapin

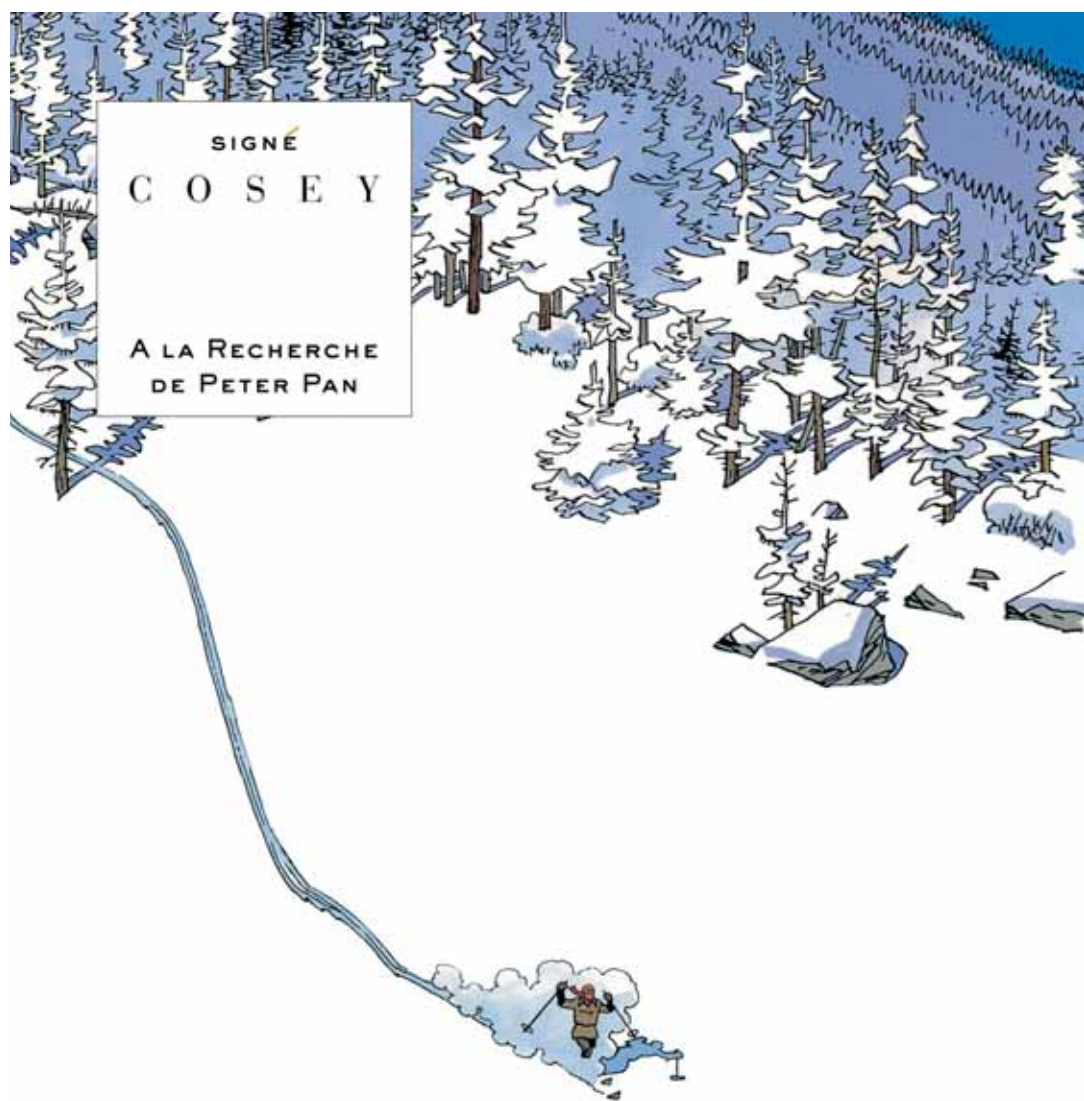
BERTRAND THEUBET

La bande dessinée a souvent puisé dans la littérature et donné corps aux héros immortels nés de l'imaginaire de Jules Verne, Robert Louis Stevenson, Victor Hugo et bien d'autres écrivains qui ont incarné l'âge d'or du roman. Mais il est moins fréquent que la littérature s'inspire de la bande dessinée.

La gestation du premier roman d'Elisa Shua Dusapin (*Hiver à Sokcho*) est un long chemin qui l'entraîne vers ses origines (sud-coréenne par sa mère et française par son père). Elle arrive par hasard à Sokcho, une petite ville portuaire proche de la Corée du Nord. De ce voyage une histoire verra le jour : une jeune Franco-coréenne, employée au ménage et à la cuisine, dans une pension, rencontre un auteur de bande dessinée venu chercher l'inspiration...

Elle avait l'idée d'un roman, parler du rapport au corps, à l'identité, à l'image. De son voyage, elle a ramené des impressions, une foule d'observations, et l'idée d'une mère, poissonnière de son état, qui survit derrière son étal proposant le fugu, un poisson très venimeux qui va devenir le fil rouge de son texte. Un personnage manquait pour transcender l'histoire en train de s'écrire.

Au cours du tournage d'un reportage, Elisa rencontre le dessinateur Cosey. «En observant dessiner, dans le viseur d'une caméra j'ai vu une image très belle, celle d'une page blanche avec juste une main, un peu tremblante, qui commençait à tracer un trait et qui,



petit à petit, dessinait le visage d'une femme... Il y a toujours ce fossé entre l'image que l'on a de soi et celle que l'on donne à voir. J'avais envie d'exprimer cette forme de quête du corps en trois dimensions qu'elle ne trouve pas, et sa recherche de se retrouver, en fait, comme aplatie sur le papier...

En observant Cosey, le choix de la BD s'est imposé parce que je me suis dit que ça pouvait aussi ajouter de la narration dans la narration, comme en miroir. Avec le dessin, on peut aussi créer un corps à sa guise, ce qu'on ne peut pas faire avec son propre corps, de chair et d'os. J'aimais le fantasme que pouvait avoir cette femme d'exister dans son regard, non pas d'homme, mais de créateur de corps en deux dimensions, parce qu'elle voudrait échapper à sa matérialité... On comprend alors qu'il s'inspire d'elle. C'était une image que j'avais eue, mais, à ce moment-là, je ne savais pas quel pourrait être ce miroir, le regard dans lequel elle pourrait se trouver.

C'est ainsi qu'est né le personnage de Kerrand dans le livre, très clairement inspiré par Cosey et son univers, en particulier *À la recherche de Peter Pan*. Je me sentais donc redevable et Cosey a été un des premiers lecteurs de mon manuscrit. J'avais besoin de son accord avant la publication du roman.»

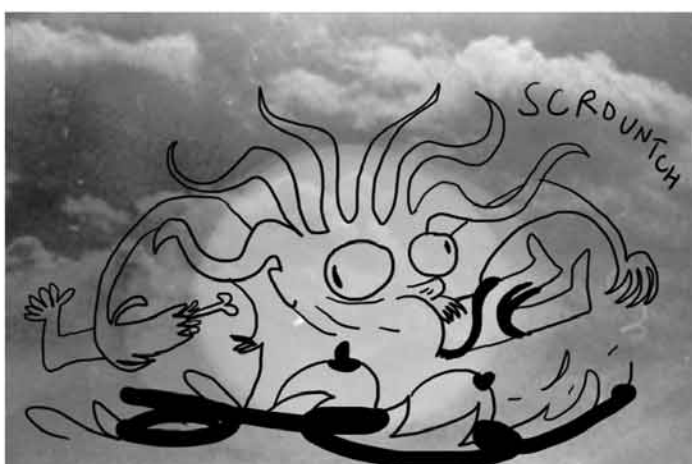
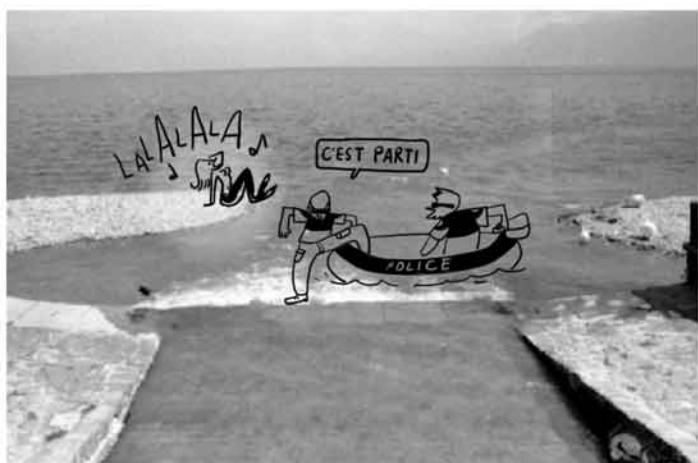
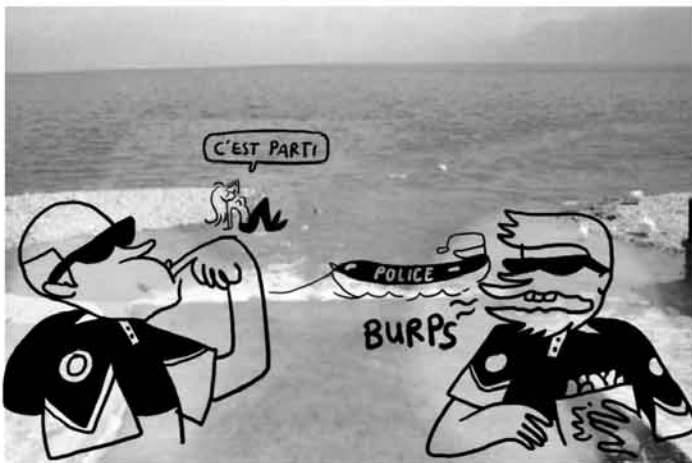
«...Elisa écrit comme son personnage dessine. Elle transpose le geste du dessinateur avec précision...» C'est ainsi que Cosey ouvre la conversation. On comprend d'emblée son adhésion à la démarche d'Elisa : «Elle est bien documentée, on sent qu'elle a voyagé et goûté aux choses. Elle n'est pas dans le cliché. Peut-être ai-je réveillé en elle le moyen de faire surgir quelque chose de la mémoire. Je connais son intérêt pour la littérature et la BD. Nous avons des goûts communs. Elle a bien observé mon travail durant des jours. Elle a su transcrire avec son regard. Lire le manuscrit m'a permis de comparer, d'apprendre : découvrir ce travail entre un geste provisoire et comment l'évocation des personnages prend forme...»

Sous mes yeux, les œuvres des deux auteurs : ils ont en commun la rigueur de l'entomologiste qui documente ses observations. Cosey, qui respecte ses lecteurs, a instauré un style qui restitue le romanesque dans son contexte : un mot de patois, une fête traditionnelle font l'objet d'une petite explication qui accompagne le récit. Elisa Shua Dusapin a une manière bien à elle de nous faire voyager, son univers a le goût de l'encre, du poisson sur les ports de pêche, comme un atlas livrant ses secrets.

Cosey, *À la recherche de Peter Pan*, éditions du Lombard  
www.lelombard.com









# Strip ecclésiastique

Au temps pascal de cette année je me trouvais à Bilbao, au Pays basque. Je voulais revoir ce cortège lent des pénitents qui avait vivement marqué mon enfance lors d'un séjour en Catalogne.

SERGE ARNAULD

Les processions qui se rejoignent dans les ruelles de la vieille ville progressent tel un film qui ferait avancer la narration à rebours, comme s'il était prévu que le spectateur en obtienne une vision confuse mais nécessaire pour appréhender la nature profonde d'un chaos. Reconstituant le chemin de croix, les chars, qui sont portés par des individus encagoulés, s'exhibent en effet dans le désordre, contrairement aux quatorze stations que l'on suit dans les églises. Il y a une énigme dans ce tohu-bohu qui incite la raison à imaginer une unité délibérément dissimulée dans cette bande dessinée vivante, fleuve de fervents fantômes, fascinés par la Passion.

Que signifie ce pêle-mêle au sein d'un cortège? Est-ce l'intuition d'une compréhension selon laquelle la perception d'un tout doit se présenter de façon dispersée? Ce phénomène d'approche frappe l'entendement du public dans son idée de la représentation, tel un lecteur de BD dérouté, non point en raison des rapports complexes entre images et textes, mais par l'insaisissable et insatiable accaparement de soi dont il est victime, ou non, sous tant d'aspects. N'y rien comprendre et ressentir une cohésion implicite furent déjà, pour le gamin en visite naguère à Gérone, une incitation à contempler un spectacle derrière une porte qui n'existe pas mais qui a une visibilité tout à l'intérieur de soi.

À la méconnaissance qui s'oppose aux allèchements du savoir classé, caractérisant le tourisme culturel, s'ajoute ici un aspect singulier se rapportant aux particularités de la civilisation occidentale: la peur<sup>1</sup>. Ces cordes, ces chaînes, ces chapeaux pointus, ces tambours et ces instruments au son cuivré, tout ce sacré fatras dans ce fouillis profane semble destiné à la contagion d'une «terreur tranquille» dans la foule. Enfant, je ne m'expliquais pas cette emprise.

Un incident tout récent confirme ce que j'observais à Bilbao. Dans un autobus genevois, un garçonnet lit un album dont je déchiffre le recto par son titre: *Les trésors de Picsou*, le verso indiquant une période étonnante de longévité attachée à ce personnage connu des comics anglais: 1877-2018. «Prête-moi cette brochure un instant, s'il te plaît!», lui dis-je. Affable, l'écolier s'exécute.

La peur domestiquée, transformée en rituel collectif, n'est pas sans rapport avec la candeur enfantine d'avoir partagé la prudence et la jouissance du vieux canard, l'oncle accapareur, qui se plongeait dans une baignoire pleine de pièces d'or et d'argent. D'aucune façon l'argent, en tant que puissance symbolique et symptôme pulsionnel ne m'inquiétait, n'engendrait cette angoisse latente dont il investit largement l'humanité.

L'insouciance du jeune amateur de BD, eu égard à la banalisation de l'argent, rejoindrait-elle la métamorphose de la peur en plaisir? Celle que le participant adulte à la procession vit dans la fierté d'appartenir au cortège de corporations occupant la ville.

La peur témoigne d'une *proximité perdue*, qui s'apparente aux effets de l'innocence du garçonnet promis à un futur éveil.

Si l'on s'intéresse au livre de la Genèse et à la projection de ses premiers chapitres dans le vécu des mortels, on voit que l'homme et la femme découvrent une rupture de proximité avec leur premier environnement. L'homme se dissimule lorsque Celui qu'il nomme son Créateur s'approche de lui pour l'interroger. Il se cache parce qu'il reconnaît qu'il s'est lui-même éloigné de quelque chose que l'on peut désigner, selon ses convictions, par son appartenance ou par une pathologie liée à l'abandon.

Ce rejet ancestral, entretenu par la mémoire collective sous la forme d'une «désobéissance», est renouvelé par le port de la croix et par cette «présentation/promenade» de la narration biblique qui entoure cette évocation. Ce «devoir revivre» une identification à cette primitive épreuve de la séparation marque notre civilisation par une obscurité bien plus opaque encore que l'événement lui-même. La non-explication de l'écart.

Perte de la proximité au Verbe, perte de la proximité à la Chair, tel est le fardeau porté par les manifestants marchant lentement sur la chaussée. Cette peur «métabolisée» en confiance, se trouve illustrée par l'art du vitrail qui est une manière de bande dessinée dont l'éclairage mental sur le spectateur provient de la lumière du soleil. Une heureuse métaphore, un rappel de croyances antiques.

Pénétrez dans une église! Vous éprouverez la méconnaissance dans la reconnaissance partielle à la vue des vitraux, vous observerez l'ap-



Église Sainte-Croix à Carouge, vitrail d'Eugène Dunand (1927). Photographie Fausto Pluchinotta

parent désordre qui semble être la préfiguration de quelque chose qui rassemble, vous goûterez ce qui nourrit le lecteur de BD: cet arrière-fond de savoir dans la perte des connaissances, bref, ce qui relie intérieurement.

Il existe plusieurs édifices religieux à Genève qui donnent à voir la scène du Baptême du Christ dans l'un des vitraux particuliers à ces maisons de prière<sup>2</sup>. La trinité, elle-même sujet de discorde, évoque des séparations: derrière le geste de Jean-Baptiste, il y a la question de la traversée du Jourdain et celle du repentir, première séparation. Derrière le ciel qui s'ouvre pour que la Parole de Dieu se fasse entendre, il y a la question de l'incarnation et le scandale qu'elle suscite, autre séparation. Derrière l'esprit saint corporalisé, il y a le blasphème contre ce dernier dont Luc 12/10 affirme qu'il ne sera pas pardonné, contrairement à «celui qui parlera contre le Fils de l'homme»: nouvelle séparation. J'aime être apaisé par la lecture d'un petit ouvrage de Karl Barth. L'auteur fait heureusement la différence entre ce qui pourrait passer pour un formalisme du sacrement du baptême et la réalité du nouvel homme<sup>3</sup>.

L'observateur d'un vitrail à gauche en entrant dans l'église Sainte-Croix à Carouge perçoit l'eau comme l'élément offert pour surmonter la séparation. En ce «strip ecclésiastique», il revit dans la partie supérieure le frappement du

rocher à Horeb d'où pourra sourdre l'eau afin qu'elle apaise le peuple assoiffé, première espérance: survivre dans le désert (Exode 17/1). Au centre, le baptême du Christ, d'où pourra sourdre les eaux d'une vie régénérée, autre espérance: «revêtir l'homme nouveau» selon le théologien précité. En bas, la Samaritaine (Jean 4/1-42) à laquelle Jésus s'adresse par ces mots: «Donne-moi à boire». Il lui annonce lors de cette rencontre qui il est: «Moi qui te parle, je le suis (le Messie)». Nouvelle espérance, celle d'une approche inattendue – la soif de l'amour, irréductible aux conséquences de la peur – par laquelle nous, gens d'ici et gens d'ailleurs, sommes réunis... grâce à l'eau.

<sup>1</sup> Jean Delumeau, *La Peur en Occident*, Fayard, 1978.

<sup>2</sup> Ce sont Saints-Pierre-et-Paul à Satigny, Emmanuel Church aux Pâquis, Sainte-Croix à Carouge, Saint-François-de-Sales à Plainpalais, Notre-Dame à Cornavin et le temple de la Madeleine, situé au pied de la cathédrale Saint-Pierre. Dans ce bâtiment, le vitrail reprend le texte de l'évangéliste: «Tu es mon Fils bien aimé; en toi j'ai mis toute mon affection» (Luc 3/22).

<sup>3</sup> Karl Barth, *Réalité de l'homme nouveau*, Labor et Fides, 1964, p. 53. «...Il va de soi que dans le tout de cette «vérité en Jésus», le baptême a aussi sa place honorable, importante, nécessaire même. Mais... mais enfin, c'est Jésus-Christ qui est la réalité du nouvel homme, et non pas le baptême. Jésus-Christ est dans le baptême, remarquez-le, en tant que le baptême est un instrument du Saint-Esprit, mais pas autrement.»

BIBLIOTHÈQUE  
DE GENÈVE  
MUSICALE

Des partitions de musique  
classique, jazz, rock, à emprunter  
Un patrimoine musical à découvrir



Mardi de 15h à 19h  
Mercredi de 14h à 18h  
Jeudi de 13h à 17h  
Vendredi de 13h à 17h

Maison des arts du Grütli  
Rue du Général-Dufour 16  
1204 Genève  
T +41 22 418 35 80  
bmus@ville-ge.ch

Une institution  
Ville de Genève

www.bge-geneve.ch





# À Carouge, un hôtel met la bande dessinée genevoise à l'honneur

Chaque étage de l'établissement a été décoré par un auteur local. Mais la thématique envahit aussi tous les autres espaces. Visite guidée.

MURIEL GRAND

Dormir dans une case de BD, un rêve pour tout amateur du neuvième art ! C'est désormais possible grâce à l'Hôtel Ibis Styles installé sur le rondou de Carouge. Pour décorer cet établissement pas comme les autres, son administrateur Arthur Anthamatten a fait appel à des artistes locaux. « Cela faisait longtemps que je souhaitais créer un lieu dédié à la bande dessinée à Genève », raconte-t-il. Comme on peut le voir sur les petites plaques apposées à côté des boutons d'ascenseur, chaque dessinateur a son étage : Frederik Peeters, Zep, Albertine, Exem, Tom Tirabosco et Buche.

Les auteurs ont eu carte blanche pour livrer deux dessins sur le thème du rêve, qui ont ensuite été reproduits sur des tapisseries adaptées au format des 119 chambres. Mises en valeur par la sobriété du mobilier, ces créations ne racontent pas forcément des histoires, mais évoquent plutôt des atmosphères propres au style de chacun. Nombreux sont les personnages qui évoluent dans les airs ou dans l'eau, comme chez Exem, Tirabosco et Albertine. Zep s'est représenté en train de marcher sur un nuage au-dessus de Carouge, et a figuré Titeuf escaladant un arbre, le tout dans des teintes en camaïeu. Quant à Frederik Peeters et Buche, ils ont préféré le noir et blanc pour dépeindre leurs univers respectivement onirique et humoristique. « Les artistes ont pris beaucoup de plaisir à imaginer une vignette de BD dans laquelle on peut s'immerger », souligne l'initiateur du projet.

D'avantage qu'une simple décoration, ces œuvres originales permettent aux clients de mieux connaître le monde foisonnant de la bande dessinée genevoise. Car chaque chambre comporte une brève explication du projet de l'auteur, ainsi que des reproductions des dessins préparatoires. Quant aux couloirs, ils s'apparentent à des espaces d'exposition. Des reproductions de planches et de couvertures d'albums, d'affiches, de croquis et d'œuvres inédites



Photographies Fausto Pluchinotta

donnent un aperçu de la production de l'artiste mis à l'honneur, tandis qu'un texte de présentation permet d'en savoir davantage sur lui.

En redescendant au rez-de-chaussée, c'est un véritable musée sur Rodolphe Töpffer qu'on trouve dans le lobby : éditions originales, copies de ses « histoires en estampes » accompagnées de notices explicatives, et même un buste en bronze. Le visiteur peut ainsi découvrir la vie et l'œuvre du Genevois, considéré comme l'inventeur de la bande dessinée et son premier théoricien. Juste à côté, l'un des personnages les

plus célèbres de Töpffer, Monsieur Vieux Bois, se fait survoler par des stars de la bande dessinée suisse, de Titeuf à Jonathan en passant par Nelson ou Franky Snow. Cette fresque imaginée par Exem sur le mur de l'entrée met tout de suite l'arrivant dans l'ambiance du lieu.

Wazem prolonge la rencontre avec le père de la BD jusque dans le café. Sur les murs, le dessinateur s'est mis lui-même en scène avec des personnages de Töpffer, jouant sur le contraste entre passé et présent. Des tapisseries conçues par Pierre Wazem, Peggy Adam,

Isabelle Pralong et Baladi pour l'éditeur genevois Atrabile complètent le décor baroque et coloré de l'espace. Et bien sûr, les bandes dessinées sont partout : en vente à l'accueil, à disposition dans le lobby, au-dessus des bouteilles du bar, mais aussi sur le buffet du petit déjeuner, pour inciter les gens à les lire à table. Un espace dédié aux enfants leur permet de dessiner leur propre création, tandis que des crayons de couleur ornent les tables. Même l'alignement extérieur des fenêtres évoque des cases de BD !

Ouvert en février dernier, l'hôtel rencontre un grand succès. « Nous sommes largement au-delà des prévisions budgétaires, et le taux d'occupation est bien meilleur que prévu », se réjouit l'administrateur. Difficile d'attribuer de façon certaine ce résultat au design si particulier, mais il y contribue certainement. La thématique plaît à la grande majorité des clients, qui soulignent l'originalité du décor. Certains ont même eu de véritables coups de cœur. « Un homme d'affaires est arrivé en retard à sa réunion du matin, parce qu'il a passé une demi-heure à regarder les fresques de sa chambre, rapporte Arthur Anthamatten. Un autre habitué, un Américain qui ne connaissait rien à la BD, s'est passionné pour le travail de Tom Tirabosco, au point de vouloir le rencontrer... »

Accessible dès 130 francs la nuit, l'établissement attire aussi les amoureux du neuvième art. Tels ces parents qui louent la chambre de Titeuf pour leurs enfants, juste le temps d'organiser un goûter d'anniversaire. Et lors de la vente d'originaux de Zep, organisée en octobre à la galerie carougeoise Séries Rares, l'hôtel affichait complet grâce à des fans venus de Paris ou de Bruxelles. Mais pas besoin d'aller chercher si loin : des Carougeois y ont même dormi. Plusieurs fois, histoire de tester les différents étages. « Cela permet de fidéliser les hôtes, remarque l'administrateur. À chacun de trouver sa chambre préférée ! »





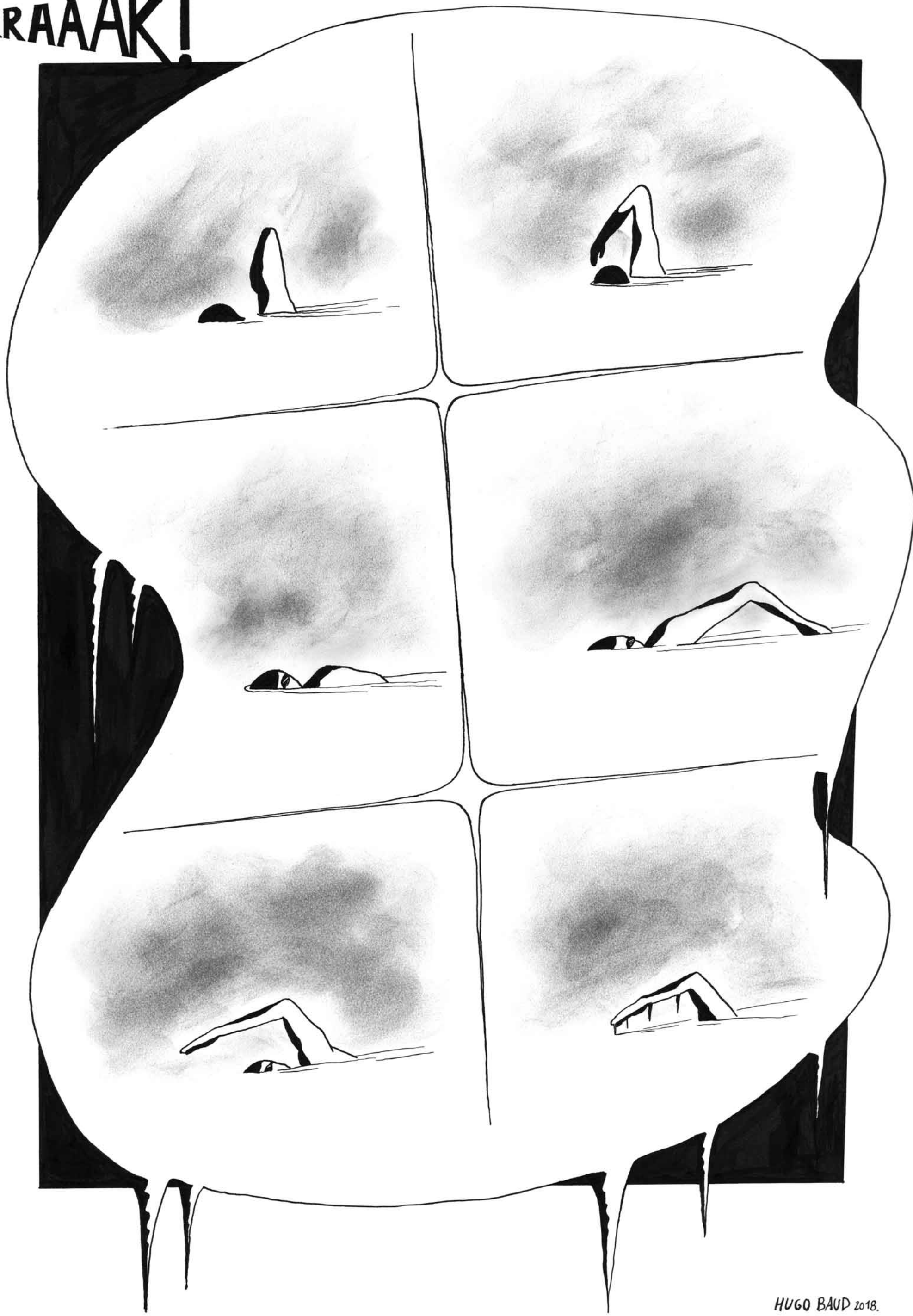
# BON VENT!



MENOR



KRAAAAK!



HUGO BAUD 2018.





vague à l'âme

doigts glacés et souffle chaud

battement de cils et clapotis de l'eau



engourdie dans les replis d'une fantaisie

une envie survient et puis s'enfuit

comme des flocons d'or sur le lac et ses courants

au gré du vent, elle s'agite ou se rendort

deux nuages nagent au-dessus de ma tête

poussés à l'ouest et tirés à l'est

l'un chuchote et l'autre pleure



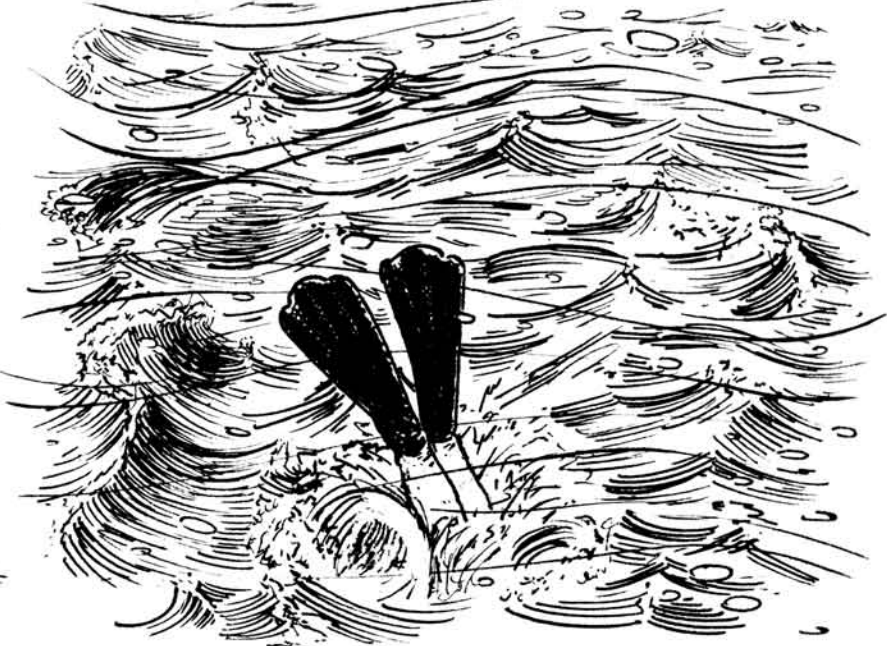
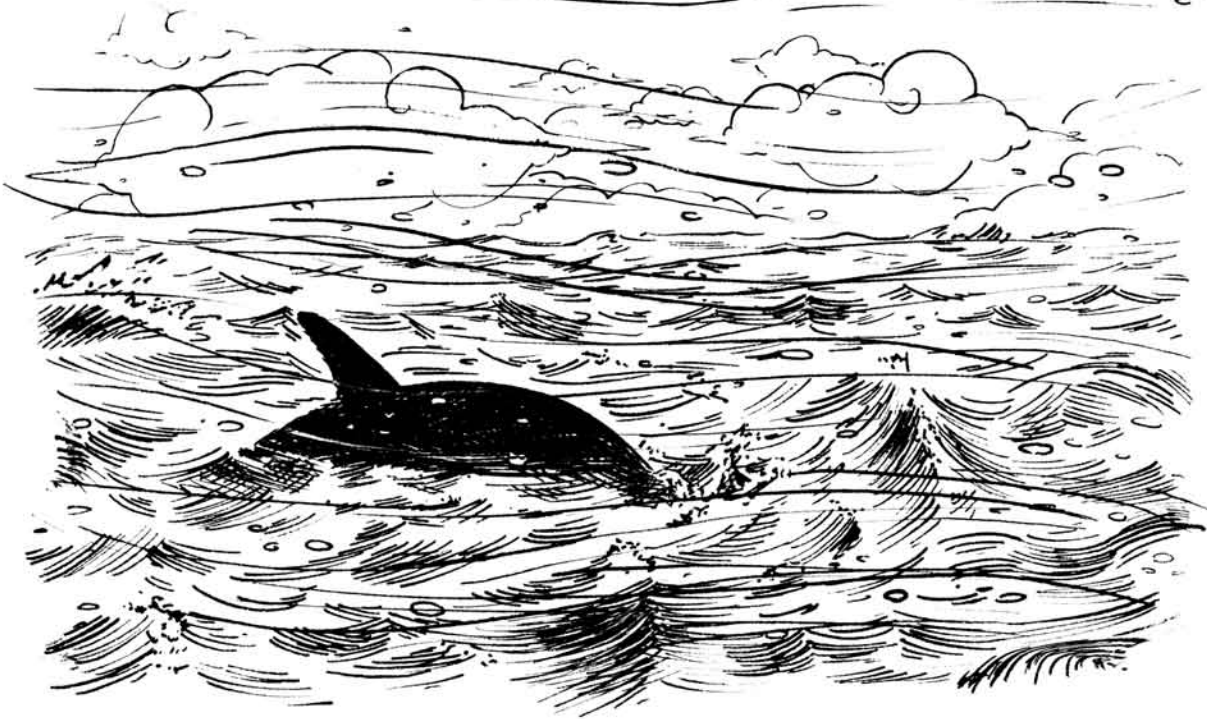
vague à l'âme, larmes de joie

Un pas ou deux sur le verglas d'un vœu

REBECCA TRAUNIG



# BLIZZARD BLIZZARD





# Un drôle d'épistolier

J'ai longtemps correspondu avec l'alphabet. Je l'appelais par son petit nom. Nous battions d'un seul cœur, nos lettres se croisaient, cher ABC... J'entrais chez lui à l'improviste, ou lui chez moi, de préférence la nuit. Nous parcourions les journaux et, ciseaux en mains, faisons des bouquets d'immortelles. Je n'aimais pas sa manie de me retourner les poches en partant. Il recomptait les fleurs. Je ne les relis pas. Elles sont recluses dans leur herbier sous le gros élastique rouge des pots à confiture.

JEAN-LUC BABEL

au joli cœur  
des gens

Cet étrange fil rouge

perle des vagues cueillies à froid

qui ramène  
les yeux doux

dans le vin des dragons

On n'achète pas  
la fleur de cire

Un air de danseuse

en friche

à quoi joue le papillon  
en somnambule  
aux cheveux d'or

l'archet lumière  
le crie sur les toits

Ce soir on dîne

aux mille visages

qui tiennent encore  
debout, ou à peine, ou plus du tout

aux Tombées de la nuit

Au bout de la terre

La contagion des murs

épingle le Palais

de la tourmente

sur le chemin de l'école

Les très vieux os

de s'Andalouses

se disputent

les plumes de l'ombre

la fée au talent fou qui brûle  
dans la vallée violente

Le soleil sort des tiroirs  
en lumière noire

il ne le ferait jamais chez lui

Des oiseaux bien seuls

en slip léopard

dans une forêt de papier

Am, stram, gram

Les bleus

d'un petit cireur de chaussures

qui avait dévoré sa planète

Et votre fille s'envole



# POCHE

18\_19 saison\_ensemble

faire bouger les lignes

ensemble1-6

## — la résistance thermale

texte\_Ferdinand Schmalz

mise en scène\_Jean-Daniel Piguet

15.10-16.12

// Les bains à ceux qui prennent la tasse! //

## — La Largeur du Bassin

texte\_Perrine Gérard

mise en scène\_Lucile Carré

12.11-16.12

// C'est dans l'eau que j'aime voir flou. //

## — La Côte d'Azur

(Romy et Alain sont dans une piscine)

texte\_Guillaume Poix

mise en scène\_Manon Krüttli

03-16.12

// Je n'ai peur de rien au monde sauf de moi. //

## — Havre

texte\_Mishka Lavigne

mise en scène\_Anne Bisang

28.01-17.03

// Ici, maintenant: c'est un instant étranger. //

## — La chute des comètes et des cosmonautes

texte\_Marina Skalova

mise en scène\_Nathalie Cuenet

04.02-17.03

// Vous n'auriez pas une autre planète? //

## — Le brasier

texte\_David Paquet

mise en scène\_Florence Minder

04.03-17.03

// Je t'avale, tu m'avales, on s'avalanche. //

accueil4

## — L'Histoire mondiale de ton âme

texte\_Enzo Cormann

mise en scène\_Philippe Delaigue

01.04-14.04

// la grande cavale de l'esprit //

Théâtre/Vieille-Ville

+41 22 310 37 59/poche---gve.ch



# Eros Europe: collisions posthumes

SARAH JANE MOLONEY

Dans ses poèmes, Sappho parle parfois de la mer.  
Tellement parfois qu'on pourrait même dire: peu.  
Sappho parle peu de la mer.

*Cimetière migratoire*

À la lecture, comme une gêne.  
Pas ce regard tourné vers le large  
vers l'horizon  
qu'on attendait de cette poétesse de Lesbos.

*Guantanamo grec*

(La grande tristesse de la littérature  
c'est que tant qu'on n'a rien lu  
tout reste possible.)

*L'île du désespoir*

Tournée sur elle-même, Sappho.  
Ou plutôt, tournée sur chez elle.  
Son île, ses ruisseaux qui murmurent,  
ses vergers remplis de pommes rouges.

*Découvrir Moria  
et ne pas devenir fou*

Tournée sur ses habitantes,  
Atthis, Gongyla, Mnasidika.  
Autant de membres bronzés  
nonchalamment déliés  
sur des couches dorées.

*Nous ne savons plus  
où mettre les corps*

(La mer, c'était l'affaire des armées  
l'affaire des Achéens  
partis reconquérir leur honneur  
avec tambours et roulements de biceps.)

*Surtout ne rien voir  
et tout faire disparaître*

Regarder vers l'intérieur  
c'est se donner la possibilité  
de décrire *l'âme humaine*  
d'écrire des choses immortelles comme  
«Doux-amer, invincible serpent, Eros  
me torture à nouveau, dissolvant mes membres.»

*Troisième décès inexplicable  
en une semaine*

À Lesbos  
les mariées ont des sourires de miel  
elles tiennent contre leur poitrine  
des bouquets de violettes

*Voir Mytilène et mourir*

Lesbos, berceau de la poésie  
terre des nuits chaudes et langoureuses  
surtout ne pas ouvrir les yeux  
ne pas briser le sort

*Montagne de la misère*

Lesbos, joyau de l'Egée

*Honte européenne*

[Les textes de la colonne de droite sont des titres d'articles de journaux répertoriés par l'auteure depuis 2015.]



Photographie Fausto Pluchinotta



# Le cap et l'espérance

En plein milieu de l'océan Indien, en ce printemps 2018, ce n'est pas seulement vers l'Afrique que *The Ocean Mapping Expedition* maintient le cap : Madagascar, Maputo puis Durban avant le cap de Bonne-Espérance et Cape Town à l'approche de Noël. Loin de toute terre quand les tensions du bord semblent l'emporter, l'expédition ne dévie pas de sa vision d'un monde qui n'a d'autre choix que de dépasser les sources de conflits qui le guettent et parfois le rongent.



Carnet de bord, 6<sup>e</sup> épisode : Jakarta, 12 avril – Durban, 6 octobre 2018



ALOYS LOLO

Jakarta-Nosy Be, avril-juin 2018

SAMI LINDEN

Dans le port de Durban, *Fleur de Passion* semble « nu ». Le bateau y est arrivé le 6 octobre en provenance de Maputo et s'est amarré face aux quais de chargement des massifs porte-conteneurs dans ce qui constitue le plus gros port d'Afrique. Ses voiles ont été dégrées de la tête aux pieds, la grand-voile, l'artimon et les voiles d'avant, pour être confiées aux bons soins d'un prestataire local. S'offre au regard la longiligne silhouette dansante des mâts, bômes et gréement courant et dormant, drisses, écoutes, bastaques, états, tandis que le bateau s'agite mollement à chaque passage de remorqueur et autre bateau de pilote à la manœuvre alentours.

Voilà trois ans que les voiles étaient à poste et sollicitées quasi non stop. Depuis le Brésil exactement, quand l'équipage les avaient installées en septembre 2015. Pour la petite histoire, ce nouveau jeu de voiles n'avait pas pu être réceptionné à temps avant le départ de l'expédition de Séville cinq mois plus tôt. *Fleur de Passion* s'était donc élancé pour son périple de quatre ans et demi dans le sillage de Magellan paré de ses anciennes voiles, vaillantes et volontaires mais... L'équipage s'en rappelle, qui à l'approche de l'Amérique du Sud avait dû transformer le pont en atelier de couture, déchirure après déchirure, réparation de fortune après réparation de fortune. C'était Sisyphe en mer...

## L'aventure

Quelque 500 ans après Ferdinand de Magellan et le premier tour du monde (1519-1522), quelle est notre île aux épices? Quelle richesse matérielle ou immatérielle nous faut-il trouver pour relever les enjeux de développement durable d'aujourd'hui? Le 13 avril 2015, *Fleur de Passion*, plus grand voilier battant pavillon suisse avec ses 33 mètres, s'est élancé de Séville dans le sillage du célèbre navigateur portugais pour répondre à cette interrogation dans le cadre de *The Ocean Mapping Expedition*, tour du monde de quatre ans (2015-2019) mêlant programmes scientifiques, socio-éducatifs et culturels. L'objectif de cette expédition en forme de jeu de miroir entre passé et présent, conçue et mise en œuvre par la fondation genevoise Pacifique, consiste à cartographier la pollution sonore et la contamination plastique des océans. Elle permet à des jeunes en rupture de se forger de nouveaux horizons au contact des exigences de la vie en mer tout en étant les témoins privilégiés de ces problématiques. Elle embarque aussi à tour de rôle des illustrateurs de bande dessinée qui cartographient, à leur manière, l'état de la planète et l'impact de l'homme. Ou de simples passagers épris de mer, de rêve et d'ailleurs. L'objectif est d'être de retour à Séville le 6 septembre 2019.

Pour suivre *The Ocean Mapping Expedition* ou embarquer pour l'aventure à bord de *Fleur de Passion*:  
[www.omexpedition.ch](http://www.omexpedition.ch)  
[www.facebook.com/omexpedition](https://www.facebook.com/omexpedition)



AMÉLIE STROBINO

Région de Nosy Be, juillet 2018



Autres lieux, mêmes tourments. Trois ans plus tard, donc, une descente de l'Atlantique Sud, un passage du détroit de Magellan, une traversée du Pacifique puis des eaux d'Asie du Sud-Est plus tard, le maniement de l'aiguille et du fil à couture redevient une nécessité.

En plein milieu de l'océan Indien, il n'y a pas d'autre choix si l'on veut que l'expédition poursuive sa route vers Madagascar, le Mozambique et enfin l'Afrique du Sud. Aussi quand le bateau atteint Durban, il est grand temps d'en finir avec le rafistolage. Et que celles des voiles qui doivent l'être soient enfin changées.

**Noier, tisser, entretenir des liens humains**

Recoudre, réparer, au sens propre comme au sens figuré, quoi de plus naturel au fond pour l'équipage. Entre Jakarta et Nosy Be, tout au nord de Madagascar, celui-ci est mis à rude épreuve dans sa capacité à nouer, tisser, entretenir des liens, humains ceux-là. À bord, les cinq adolescents qui ont embarqué dans la capitale indonésienne dans le cadre du programme socio-éducatif *Jeunes en mer* en partenariat avec l'association Pacifique donnent pas mal de fil à retordre sous le regard consterné d'Aloys Lolo, le dessinateur du bord. Le sens de l'aventure pour laquelle ils sont pourtant volontaires

ne leur saute pas franchement aux yeux. À leur décharge, ils parleront après-coup de cette peur qu'ils ont pu éprouver au milieu de ces immensités sans échappatoire. Vingt-et-un jours de mer séparent les îles Cocos de l'île Maurice, pour en prendre la mesure. C'est la plus longue traversée effectuée par *Fleur de Passion* depuis le départ de Séville. Le record précédent remonte à 2016 entre l'île Robinson et l'île de Pâques, seize jours. Signe d'un décalage somme toute assez cocasse avec la réalité, quand tout n'est qu'océan à perte de vue, certains jeunes estiment en avoir assez fait et demandent à rentrer à Genève!

Maintenir le cap... Pour l'équipage et l'équipe éducative du bord, il n'y a pas d'échappatoire. Il lui faut garder la foi dans l'ambition simple qui préside à l'accueil des jeunes à bord: que l'expérience qu'ils auront vécue soit le déclencheur d'une prise de conscience en leurs capacités; que l'inconfort du bord soit source d'un déséquilibre qui les remette en mouvement, les reconnecte un peu avec eux-mêmes; qu'au contact d'horizons marins, d'eux-mêmes et des autres, ils parviennent à s'inventer leur retour à terre dans une perspective nouvelle.

Pour l'un d'entre eux, le retour est d'ailleurs anticipé, dès l'île Maurice vers laquelle l'expédition improvise une brève escale fin mai. L'expérience aura décidément été trop insurmontable, pour tout le monde. Sur le moment. Car quand sonnera l'heure du débriefing, quelques mois plus tard à Genève, le verdict tombera dans toute sa crue spontanéité: «Vraiment j'ai été trop c...! J'aurais trop voulu aller jusqu'au bout de la traversée, à Madagascar!»

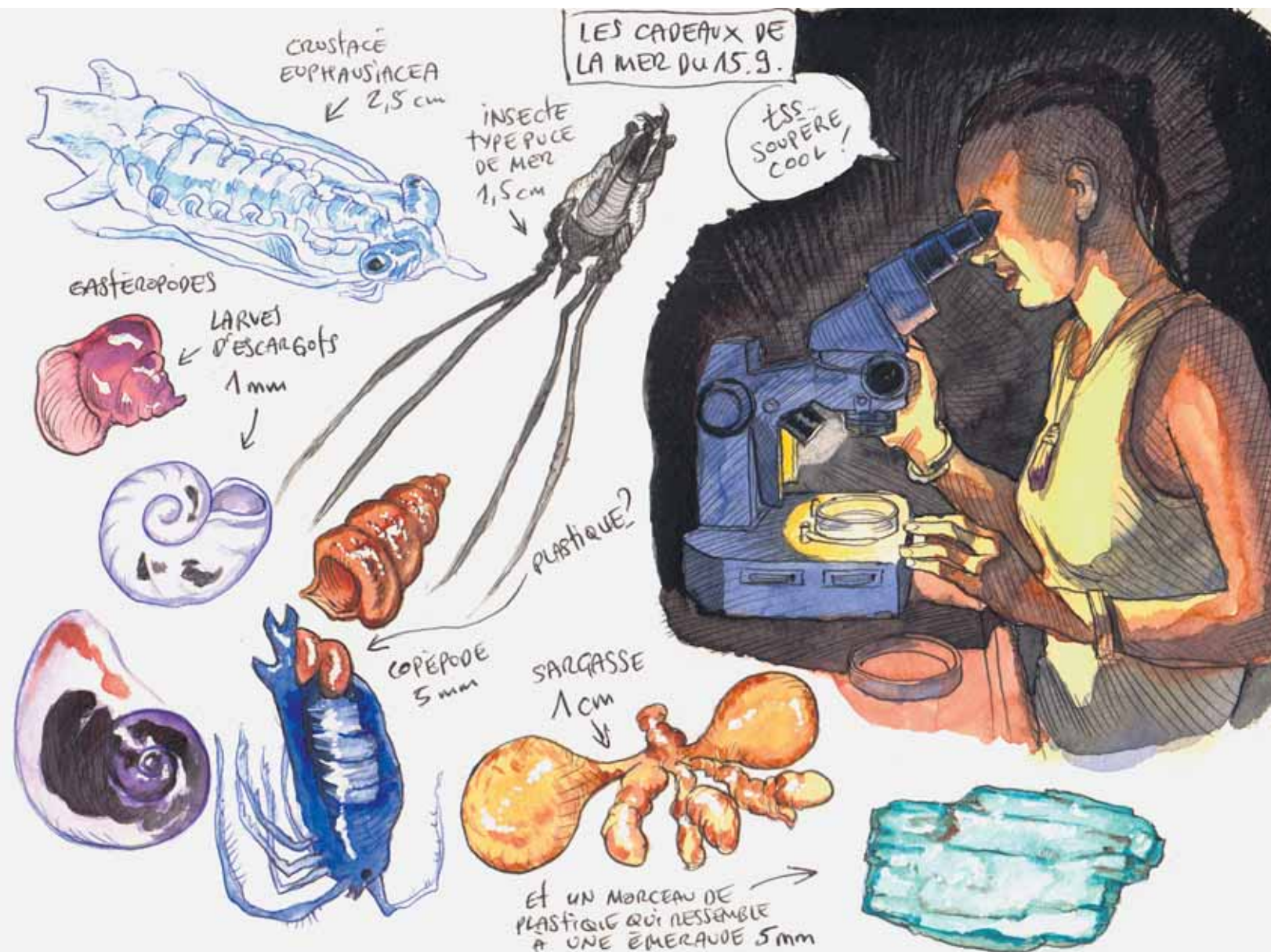
**«L'Afrique s'aborde d'abord par les narines»**

Maintenir le cap depuis Jakarta, c'est aussi pour l'équipage poursuivre la mise en œuvre des différents programmes scientifiques au cœur de l'expédition. La collecte d'échantillons d'eau de surface dans le cadre du programme *Micro-mégas* sur la pollution méso et micro-plastique, en partenariat avec l'association Oceaneye, produit son lot de petits paquets conditionnés à bord dans l'attente de leur expédition vers Genève pour analyse. Un nouvel équipement expérimental dans le cadre du programme sur la pollution sonore, en revanche, cause des soucis. Cet hydrophone censé être tracté en navigation, fixé sous une aile delta jaune aux allures futuristes, pèse des tonnes quand il s'agit de le remonter à l'issue d'une session d'enregistrement. Reste toujours l'hydrophone manuel, utilisé au mouillage. Au large de Maputo, l'équipage saisit ainsi une séquence emblématique: une symphonie de chants de baleines à bosse copieusement masquée par le bruit des cargos alentour... Le dessinateur genevois Frederik Peeters, alors à bord dans le cadre du programme culturel «Dans le miroir de Magellan», saisit la scène parmi toute une série d'autres qui chroniquent la vie du bord dans son humanité colorée. C'est à lui qu'on doit cette révélation olfactive, à mesure que le voilier s'approche du Mozambique depuis Tulear et que Frederik rêve déjà d'éléphants: «L'Afrique s'aborde d'abord par les narines».

En silence et toutes les minutes avec la régularité d'un métronome, l'analyseur de gaz à effet de serre (méthane et dioxyde de carbone) logé sous le pont effectue quant à lui une mesure depuis la prise d'air fixée à 16 mètres de haut sur le mât d'artimon, à l'arrière du bateau. Cet appareil de très haute technologie fonctionne automatiquement grâce à l'énergie fournie par les deux panneaux solaires installés au-dessus du poste de barre. Les résultats sont stockés sur l'ordinateur de bord avant d'être transmis à l'équipe du professeur Daniel McGinnis du Département F.-A. Forel de la Faculté des sciences de l'Université de Genève. À distance, celui-ci en tire des observations à la mesure du programme *The Winds of Change* lui-même: sans précédent!

«Pour la première fois au monde, nous avons été en mesure d'observer et de quantifier les concentrations de méthane (CH<sub>4</sub>) et de dioxyde de carbone (CO<sub>2</sub>) à la surface des océans dans le cadre de ce qui constitue le plus long transect longitudinal jamais réalisé d'un océan, en l'occurrence l'océan Indien», commente le chercheur d'origine américaine et responsable du programme. De Jakarta d'où le voilier s'est élancé le 12 avril 2018 jusqu'à Durban, ce sont en effet 6000 miles nautiques (environ 11 000 km) qui ont ainsi été analysés en continu par l'expédition.

«Ces données montrent que l'océan Indien continue d'être un important réservoir de CO<sub>2</sub>, bien que certains pics d'émission de ce gaz nécessiteraient de plus amples investigations, poursuit le professeur McGinnis. Plus surprenant, cependant, l'océan Indien pourrait s'avérer un réservoir inattendu de méthane atmosphérique. En règle générale, on consi-



**FREDERIK PEETERS**

Tulear-Maputo, septembre 2018



dère que pratiquement tous les océans et les étendues d'eau douce terrestres sont des sources de méthane. Au-dessus de l'océan Indien, le méthane observé à la surface est en permanence 5-6% inférieur aux concentrations atmosphériques. Bien que des investigations plus approfondies soient nécessaires, il apparaît donc à première vue que l'océan Indien pourrait absorber le méthane de l'atmosphère», affirme le scientifique depuis ses bureaux du boulevard Carl-Vogt à Genève.

Daphné Donis, co-responsable du programme, ajoute pour sa part qu'à l'arrivée du voilier le long des côtes nord de Madagascar, de faibles – et donc encourageantes – concentrations de méthane (inférieures à 2 ppm) ont été observées. La déforestation de l'île au profit de cultures de riz a pendant longtemps constitué la plus importante source de gaz à effet de serre, explique-t-elle. Mais il y a eu des améliorations dans la mesure où, de 2003 à 2013, le pays a quadruplé la surface de ses forêts protégées et a pour objectif de réduire ses émissions de gaz à effet de serre de 14% d'ici à 2030.

Ainsi l'aventure se poursuit-elle. En cet automne 2018, elle est entrée dans sa dernière année avant le retour à Séville, suscitant un engouement croissant de la part de passagers désireux de la vivre de l'intérieur. Côté dessinateurs, après Aloys Lolo, Amélie Strobino à Madagascar puis Frederik Peeters, c'est l'illustratrice Katharina Kreil qui prend le relais de Maputo à Durban. Là, à l'intention de l'équipage et des trois nouveaux mousses, elle improvise un cours de gravure, sa spécialité, qu'elle fait imprimer dans un atelier de la ville. Les jeunes s'y prêtent de bonne grâce même si, au moment de l'impression, ils rechignent un instant à enfiler un tablier. Sans doute que ça fait trop fille.

Après Durban et quatre semaines de travaux de maintenance sur *Fleur de Passion*, *The Ocean Mapping Expedition* reprendra la mer début novembre en direction du cap de Bonne-Espérance et du Cap, les si bien nommés.

**Prochain épisode : Et par un prompt renfort**



**KATHARINA KREIL**

Maputo-Durban,  
septembre-octobre 2018

## Le jeu de la BD

Ne prenez ni papier ni crayon, le parcours est fléché!

**THIERRY OTT**

1. Tintin a été créé en 1929 par Hergé. Reporter, il est accompagné de son chien Milou, Haddock, le savant Tournesol et les deux policiers farfelus Dupond(t). Parmi ces trois aventures de Tintin, l'une est fantaisiste. Laquelle?  
... *Tintin au Tibet*: **allez au 8.**  
... *Tintin au Congo*: **allez au 17.**  
... *Tintin au Togo*: **allez au 25.**

2. Oui! *Les dents de sagesse* et *La trompe du marsupilami* sont faux. **Question suivante, la 13.**

3. Bien vu! **On passe à la question 21.**

4. Astérix est un personnage créé en 1959 par le scénariste R. Goscinny et le dessinateur A. Uderzo. Les aventures humoristiques de ce petit guerrier gaulois, luttant avec son ami Obélix contre les occupants romains, mettent en scène les stéréotypes nationaux français. Mais comment s'appelle l'inventeur de la potion magique?

...Barométrix: **allez au 19.**

...Panoramix: **allez au 22.**

5. Vous avez tort! Il s'appelait Le Schtroumpf grognon. **Filez maintenant à la question 9.**

6. Vous avez raison! **On continue avec la question 4.**

7. Erroné! **Retour au 27.**

8. Faux! **Retour au 1.**

9. Spirou, le groom farceur, est un personnage créé en 1938 et il a un ami, Fantasio. Comment s'appelle leur sixième album?

... *La corne de rhinocéros*: **allez au 2.**

... *Les dents de sagesse*: **allez au 16.**

... *La trompe du marsupilami*: **allez au 26.**

10. Non! **Retour au 18.**

11. Erroné! **Retour au 27.**

12. Mal vu! C'est 29 séries. **On passe à la question 21.**

13. En 1957, André Franquin a créé le personnage de Gaston Lagaffe dont les aventures mettent en valeur les bêtises et les boulettes de ce héros. Comment s'appelle un des tout premiers albums?  
... *Gare aux gaffes*: **allez au 6.**  
... *Gaffe à Lagaffe*: **allez au 23.**

14. Parfaitement! **Pour répondre à la dernière question, allez au 24.**

15. Rodolphe Töpffer! Né en 1799 à Genève et mort en 1846. Il est l'auteur, entre autres, des *Voyages en zigzag* et des *Nouvelles genevoises*. Bonne journée!

16. Eh non! **Retour au 9.**

17. Faux! **Retour au 1.**

18. Achille Talon, cerveau-choc, est un homme plein de bonne volonté et doué d'un savoir encyclopédique. En quelle année a-t-il été créé?

...en 1953: **allez au 10.**

...en 1963: **allez au 14.**

...en 1973: **allez au 29.**

19. Pas du tout! Il s'appelle Panoramix alors que Barométrix n'est qu'un druide dont les inventions se répandent comme une traînée de poudre. **Rendez-vous à la question 27.**

20. Eh oui! **Rendez-vous à la question 18.**

21. Les Schtroumpfs sont créés par Peyo en 1958. C'est un peuple imaginaire de petites créatures bleues qui logent dans un village minuscule au milieu d'une vaste forêt. Le Grand Schtroumpf, Le Schtroumpf à lunettes, La Schtroumpfette, le sorcier Gargamel et le chat Azraël sont les personnages principaux. Et comment s'appelle le Schtroumpf qui est toujours mécontent?  
...Le Schtroumpf grincheux: **allez au 5.**  
...Le Schtroumpf grognon: **allez au 28.**

22. Bien sûr! **Rendez-vous à la question 27.**

23. Vous avez tort! C'est *Gare aux gaffes*. **On continue avec la question 4.**

24. Dessinateur et écrivain suisse de langue française, auteur de récits pleins de fantaisie, il est, par ses histoires en images, le précurseur de la bande dessinée. Qui est-il...? **Réponse au 15.**

25. Juste! *Tintin au Togo* n'existe pas. **Deuxième question, la 30.**

26. Eh non! Le piège! **Retour au 9.**

27. Zep (Philippe Chappuis) est un célèbre dessinateur suisse. Dès 1992, il a créé les premiers albums de Titeuf, gamin espiègle croqué en quelques traits. Dans quelle ville Zep est-il né?  
...Lancy: **allez au 7.**

...Carouge: **allez au 11.**

...Onex: **allez au 20.**

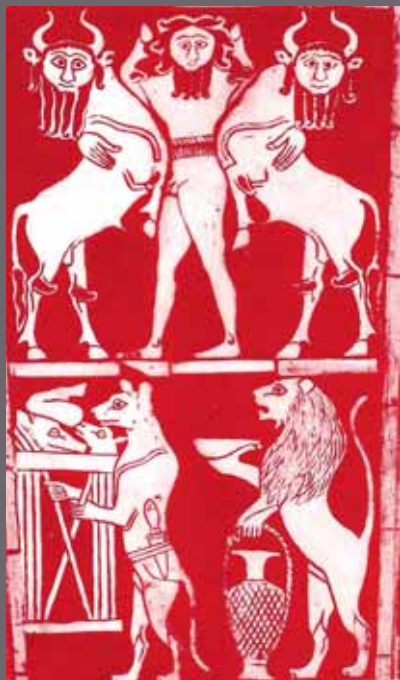
28. Vous avez raison! **Filez maintenant à la question 9.**

29. Non! **Retour au 18.**

30. Hugo Pratt, le dessinateur et scénariste italien, est mort à Pully en 1995. Il a conçu Corto Maltese, aventurier et anti-héros moderne qui croit aux potentialités infinies de l'homme. Combien existe-t-il de séries consacrées avec Corto Maltese?  
...29 séries: **allez au 3.**  
...34 séries: **allez au 12.**



# Un jeu de cartes alexandrines



**LA HARPE DU ROI D'UR  
HONORE LES VIVANTS**



**FEUX SECRETS DE SOUS L'EAU  
OÙ RÉCHAUFFONS NOS ÂMES**



**MAISON DE LA MÉSANGE  
AU CŒUR DEDANS QUI ROUGE**



**TRISTESSE DE LA FÉE  
DÉPASSE L'ENTENDANT**



**N'OBÉIRONS JAMAIS  
À ORDRE SI CRÉTIN**



**GAZELLE TANT ÉMUE  
QUE L'ARBRE A DESSINÉE**



**J'AI LONGTEMPS HABITÉ  
AU DOUZE RUE DES ROSES**



**IL A BU BELZÉBUTH  
J'AI MORDU SA NARINE**



**L'ON VOIT SI BIEN D'ICI  
LE FEU DANS L'EAU QUI MONTE**



**& QUI TRAVAILLE AU MUR  
SURPREND LE TEMPS PASSER**



**PETIT PÈRE DES GENS  
S'ENCHIFFONNA SOUDAIN**



**DEDANS CE BLEU SI BEAU  
QUI EST DE PLÉNITUDE**



Les écritures et les images jointes ci-dessous ont toutes été obtenues à l'âme chacune, par cœur trempé, sur table ronde de vieux chêne ayant poussé solitaire dans les collines d'eau des Valdaï, par des procédés certifiés durables & bio-catalytiques lors que de plus en plus le monde s'enténébre de brillants saligauds.

JEAN FIRMANN



TUTOIE CE QUE TU VOIS  
DEDANS LA NUIT PROFONDE



ENTENDU QU'ON INSPIRE  
PAR TROUS AU NEZ QU'ON A



BÂTONNET DOUX ROULANT  
CONNAÎT PRÉNOM DU CHAT



FAUT TIRER DANS LES YEUX  
SI NON ! DIT L'ORCHIDÉE



CHENILLE À PROCESSION  
TIENT BROCHE À PEAU DE CHÊNE



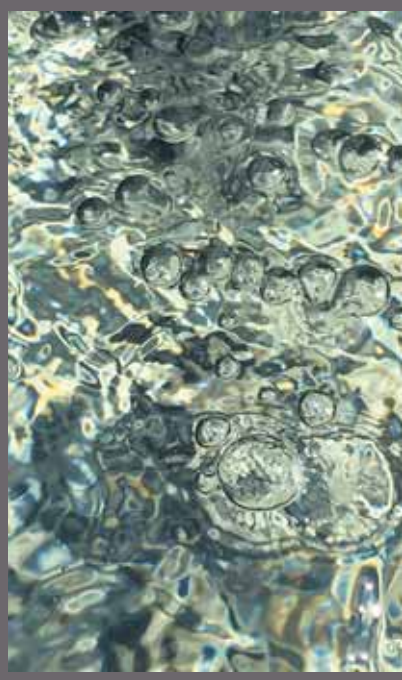
JE TE DESSINE EN FEU  
MURMURE TON IMAGE



UNE CUISINE QUI  
ÉLONGE LE MYSTÈRE



PLEUT PLUS AVANT NOËL  
NAPOLEON S'EN FOUT



ABSINTHE M'A SOUMIS  
N'EN FUS PAS ÉCONOME



ARTICULE MON FILS  
AINSI DISAIT MA MÈRE



L'ÂNE AU LAC A BU L'EAU  
LA PLAGE EST D'ACIER DUR



VUS MYSTÈRES DEBOUT  
FRAPPÉS PAR LA MONTAGNE





**Bâtiment - Génie civil**

**Rénovation - Carbonatation**

**Gypserie - Peinture**

**Travaux lacustres**



Rte du Bois-de-Bay, 38  
1242 Satigny - Genève  
Tél : 00 41 22 306 17 17  
Fax : 00 41 22 306 17 07  
[www.cpsa.ch](http://www.cpsa.ch) - [cpsa@cpsa.ch](mailto:cpsa@cpsa.ch)



**ET APRÈS ?**

**fsmo.ch**  
Secours aux orphelins et aux enfants d'invalides





Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, assorties, comme il se doit, de quelques cascades langagières.

# La vraie histoire

LIONEL GAUTHIER

Il lui fallut bien du courage, à moins que ce ne fût de la témérité, une bonne dose d'ingéniosité et une curiosité sans borne pour s'enfoncer dans les eaux du Léman ce 24 août 1854. Certes, ses compagnons n'étaient pas bien loin. Certes, à cet endroit le lac n'était pas bien profond. Mais c'était la première fois de l'histoire qu'un archéologue réalisait une fouille subaquatique.

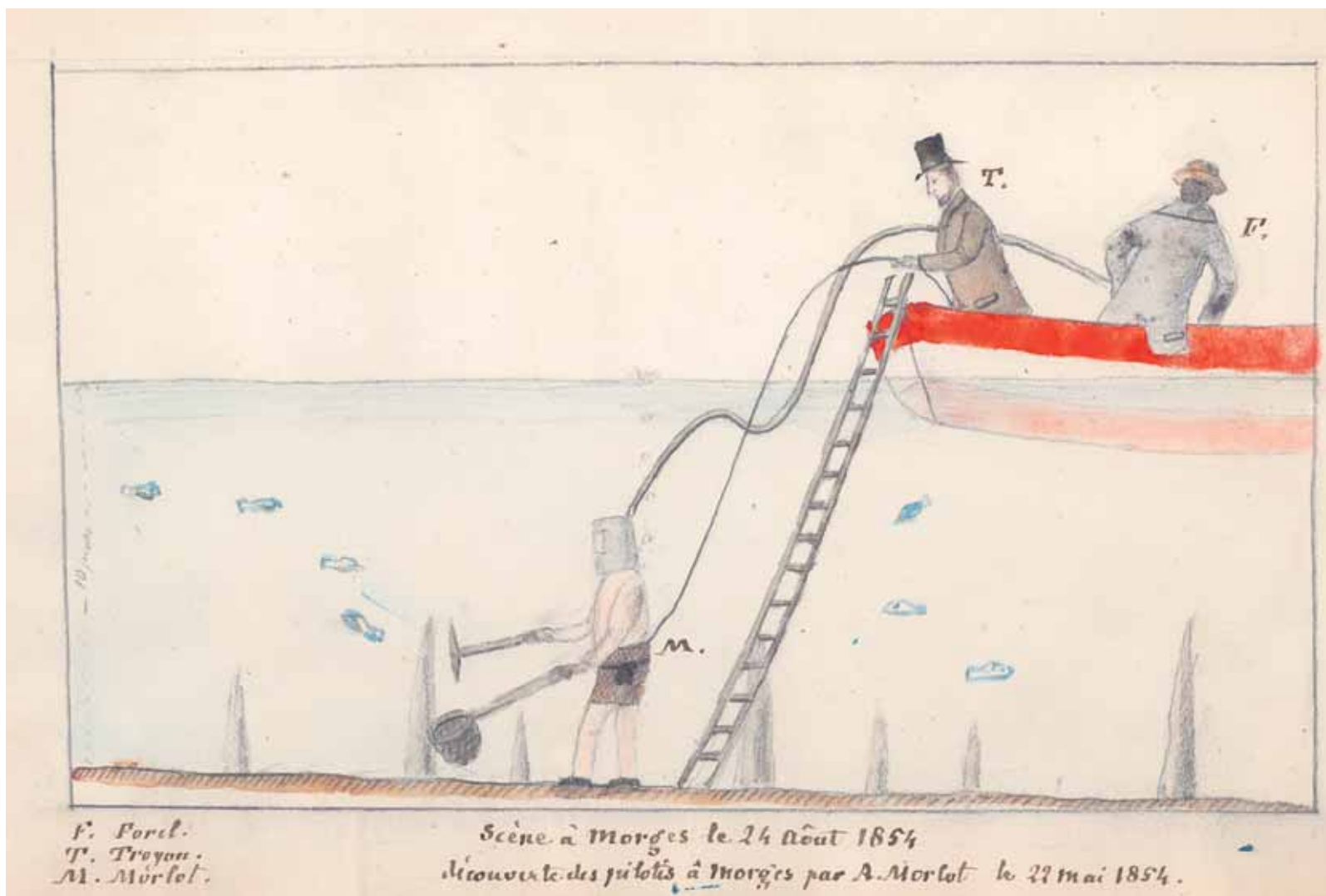
Cet intrépide archéologue avait pour nom Karl Adolf von Morlot. Ses compagnons se nommaient Frédéric Troyon et François Forel. Postés sur un bateau, les seconds actionnaient une pompe qui permettait au premier de respirer 3 mètres plus bas et de se promener au milieu des pieux de la station lacustre de la Grande-Cité à Morges.

Plutôt que d'une fouille, il serait plus exact d'évoquer une expérience, car Morlot ne vit pas grand-chose ce jour-là. Selon l'un de ses confrères, cité par de Molin en 1895 : « Morlot voulut se baisser sous son casque pour voir autour de lui, mais l'eau lui monta à la bouche et aux narines. Il fut obligé de se tenir accroupi, ne voyant rien, et de chercher au hasard, en tâtonnant avec les mains, des antiquités pour remplir sa besace. Lorsqu'il sortit de l'eau, la besace était pleine... de galets ». À la décharge de Morlot, son équipement était pour le moins sommaire : des lests et un casque en fer équipé d'une petite vitre, retenu par des sangles de cuir passant sous les épaules et relié à la pompe du bateau par un long tuyau.

Malgré ses résultats scientifiques limités, pour Morlot, l'expérience fut marquante. Il la décrivit ainsi à un confrère : « Là-dessous c'est effrayant et l'homme ne désire plus regarder ce que les dieux recouvrent d'obscurité et d'horreur. En tout cas c'était poétiquement touchant de se trouver dans une lueur bleuâtre parmi ces pilotis séculaires ».

Presque cent cinquante ans plus tard, un autre archéologue, Pierre Corboud, eut envie de se mettre dans la peau de Morlot, ou plutôt dans son casque, pour rendre hommage aux pionniers de sa discipline, mais aussi pour ressentir l'expérience vécue par son illustre prédécesseur. Le casque original n'ayant pas été retrouvé, il fallut donc le refaire à partir de quelques témoignages : un dessin aquarellé de Morlot et quelques descriptions dénichées dans des lettres et des publications. Le matériau choisi fut la tôle de fer blanc. Des maquettes en carton permirent de déterminer les dimensions à donner au casque. Il fallut ensuite des essais en piscine pour vérifier l'efficacité du dispositif et déterminer le poids nécessaire des lests à emporter.

Casqué et lesté, Pierre Corboud se jeta à l'eau le 7 juillet 2001 devant le débarcadère de la Perle du lac à Genève. Sous une profondeur de 2 à 3 mètres d'eau, il comprit les impressions lugubres de Morlot, car « un vacarme effroyable résonne aux oreilles du plongeur, provoqué par les bulles d'air en excès qui s'échappent du casque à la hauteur des épaules ». Il put constater la difficulté à s'orienter avec un tel attirail et l'impossibilité d'incliner la tête. Il comprit pourquoi il fallut attendre la commercialisation du scaphandre autonome dans les années 1950 pour que de véritables explorations de sites archéologiques immergés puissent se faire dans nos lacs.



Collection du Musée historique de Berne

Pour un récit plus détaillé de la plongée de Morlot et de sa reconstitution par Corboud, lisez donc l'article du second intitulé « Une plongée dans l'histoire de la recherche : la découverte des sites littoraux préhistoriques lémaniques », paru dans le numéro 27 du *Bulletin d'archéologie suisse* (2004).

## L'histoire vraie

PHILIPPE CONSTANTIN

On ne s'appelle pas Adolf pour rien. Morlot était un pugnace, un scientifique invétéré, avec comme cela se devait à cette époque, une vision encyclopédique du monde et une curiosité boulimique. La science du XIX<sup>e</sup> siècle préfigure celle du XX<sup>e</sup>, mais moins compartimentée, moins spécialisée. Être éru-

dit, c'est posséder la connaissance universelle, sur les traces de Diderot et d'Alembert.

Le fameux casque de Morlot, dont mon très cher confrère Lionel Gauthier, conservateur du Musée du Léman, fait une excellente description, avec toute l'histoire qui s'ensuit, ne tient toutefois pas compte des origines de la découverte, ou plutôt, faudrait-il en ce cas parler de l'inspiration de son créateur.

Je passerai sous silence la légende du pêcheur et du chat – du monstre – du Mont

de « Lozanne », tel qu'on a pu écrire autrefois le nom de la capitale d'un pays de Vaud qui n'existait bien sûr pas encore, pour en venir sans détour à l'histoire vraie de ce casque.

À la fin du V<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ, il est attesté par de nombreux documents historiques que le trop fameux roi Arthur, allant à la conquête de Rome, aurait combattu sur le Mont du Chat, à une encablure de Lausanne, une terrible tarasque au péril de sa vie, avant de l'occire presque par chance dirais-je ; les griffes monstrueuses du démon s'étant prises dans les mailles du haubert d'Arthur. Celui-ci, alors, épuisé, sanguinolent, au bord du trépas, trancha d'un coup d'un seul de son épée les pattes de cette effroyable bête, avant de l'occire d'un idoine coup de lame.

Son casque, bien mal en point, fut abandonné sur le champ de bataille. Relique hautement célébrée en son temps, elle fut longtemps conservée à l'évêché du canton de Vaud, avant de finir, ignorée de tous, comme une curiosité poussiéreuse sinon rouillée dans les sombres dépôts souterrains du château de Chillon.

C'est là que notre cher Morlot fait son apparition. Curieux de tout, il redécouvre cet improbable objet dans d'obscures geôles, qui lui donnera l'idée, et la forme, du premier scaphandre jamais imaginé par l'être humain.

Morlot a-t-il seulement supposé un instant qu'il s'est inspiré du véritable heaume du roi Arthur pour concevoir son propre casque ? L'histoire, vraie ou non, ne saura sans doute jamais éclairer ce point précis d'une aventure empreinte de mysticisme, de peurs, de fantômes et de découvertes dans les fonds du Léman.



Dessin Guy Mérat



# Si beau silure

Il est en face de moi. À moins d'un mètre, juste là. Est-ce la buée au coin de mon masque qui le rend trouble, presque visqueux ?

FLORENCIO ARTIGOT

Une chose est sûre : la bête est belle. Un beau monstre, bien gros, bien gras, bien gris. Si lourd et si beau silure. Sa queue est un énorme python flasque qui ondule à contre-courant. Sa tête de chat écrasé est sertie d'une bouche en forme d'égout. Six barbillons boueux en guise de moustaches tapissent ses joues cartilagineuses et pleines, comme de longues antennes molles. Délit de sale gueule assuré.

Nous sommes à 3 mètres de profondeur, allongés dans le lit du Rhône tapissé de moult coques blanches zébrées, juste au-dessous du pont Sous-Terre, en plein mois d'août. Eric Suter, mon guide de plongée, m'a amené dans son coin préféré. Et c'est là, à quelques encablures de la pointe de la Jonction, que ce silure glane patibulaire a choisi de faire son lit. Lascif, presque pensif, il attend tranquillement qu'un poisson passe et trépanse. Le silure l'attend le corps ondulant face au courant, bien calmement, juste pour le happer. Sans aucun effort, sans aucune manière. S'il a un faible pour les perches, dans sa gueule béante tout y passe : grenouilles, écrevisses, mollusques et gros vers de terre. Des pigeons ont même été filmés gobés par sa grosse langue poreuse et blême. Mais, contrairement à une légende urbaine et lacustre, le silure n'est pas un danger pour l'homme. Totalement édenté, il ne fait qu'aspirer des petites proies dans son palais râpeux. C'est tout. On peut donc l'approcher par derrière, en toute sécurité, pour qu'il ne fuie pas.

En deux coups de palme, je contourne donc ce prédateur quasi aveugle somnolant dans les algues. Je pose alors doucement – très doucement – ma main droite sur son corps gélatineux. Rien. Il ne bronche pas. Il crâne. Comme si rien ne pouvait le déranger. Le spécimen doit bien faire une dizaine de kilos. Une belle bête de plus d'un mètre. Et c'est bien un silure glane.

Au temps de Diderot, l'abbé Bonnaterre – naturaliste quand il n'avait pas messe – fut le premier à classer le *Silurus glanis* dans son tableau encyclopédique. Fort de sa croyance toute chrétienne, il lui donna un surnom manichéen : « le mal ». Rien de moins. Celui que j'avais au bout de mon masque exhibait un bas-ventre plein à craquer. Le « mal » était une femelle. Et sur le point de pondre. J'aurais aimé rester plus de temps en sa compagnie. Seule la rareté de la réserve d'air de ma bouteille m'obligea à remonter. Adieu silure, il ne me restait plus que 10 bars...

Aujourd'hui, ce silure est devenu indésirable dans le Rhône et le lac Léman. Sa tête a été mise à prix. Wanted ! Depuis un an, ce monstre édenté est classé dans les espèces invasives. La nouvelle loi sur la pêche du canton de Genève veut sa peau gélatineuse. Capturé à la ligne ou attrapé dans les filets de brochets, le silure ne doit pas être relâché dans l'eau. Pire. On le veut mort ou pas vivant du tout.

Il faut dire que l'animal n'a rien demandé. Originaire du Danube, il a été introduit dans le bassin du Rhône dans les années 60. Afin de peupler les cours d'eau environnants, ce poisson a su emprunter les connexions existantes entre affluents et confluents. Vu sa gueule et son poids, il est devenu la coqueluche des pêcheurs autoproclamés sportifs. Des lâchers clandestins ont forcément été pratiqués. Ces doux monstres ont plutôt bien réussi à s'acclimater à leur nouvel écosystème genevois. Ce n'est pas moi qui le dit, c'est David Grimardias, biologiste et chercheur à la Haute école du paysage, d'ingénierie et



Dessin Guy Mérant

d'architecture de Genève (Hepia). Il a publié une étude intitulée *Impact de la vidange de la retenue de Verbois sur le peuplement piscicole*. Du sérieux. Après avoir étudié longuement ce poisson, sa conclusion est sans appel : la bête n'a pas pu progresser naturellement sur le Rhône pour venir jusque dans la Rade.

« Le silure glane est le plus grand poisson d'eau douce en Europe pouvant atteindre plus de deux mètres de longueur, souligne pour sa part Franck Cattaneo \*, professeur en écologie aquatique à l'Hepia lui aussi. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, cette espèce a connu une forte expansion de son aire de répartition et, depuis plusieurs décennies, son abondance a fortement augmenté dans les cours d'eau. Récemment, le silure a fait son apparition dans le lac Léman. Le développement de ce grand prédateur a fait naître de nombreuses interrogations et inquiétudes parmi les différents usagers. La présence du silure dans les grands lacs alpins étant nouvelle, aucune donnée scientifique n'est actuellement disponible afin d'évaluer les conséquences écologiques d'une telle colonisation. » Mais dans le doute, mort au silure !

\* Voir le sujet de thèse *Colonisation du *Silurus glanis* dans les grands lacs alpins*, publié le 18 juillet 2018.

Pour caresser un silure sans avoir sa peau, appeler Eric Suter, moniteur de plongée dans le Rhône genevois. Scuba Adventures, 076 224 02 66, eric@scuba-adventures.ch

Recette de saison

## Marinade de poisson-chat et ses moustaches frites

Hormis de prétendues moustaches, le silure n'a rien à voir avec le félin du même nom. N'est-ce peut-être son côté carnassier ; l'animal étant friand de pigeons, d'oiseaux aquatiques à peine éclos, de petits mammifères et bien sûr de poissons, de batraciens, d'écrevisses et autres décapodes lacustres.

Contrairement aux apparences, le silure est tout à fait comestible, voire excellent. C'est un poisson doté d'une chair fine, délicate, difficile à travailler, comme le sont par ailleurs la plupart des habitants du lac. L'incompétence des cuisiniers d'autrefois les aura sans doute poussé à préférer faire des quenelles de tout et de rien, plutôt que de sublimer la fragilité du produit.

Introuvable sur les étals des poissonniers, je suppose donc que vous l'aurez pêché dans quelque sombre cloaque, le silure n'étant guère amateur de lumière. Peu importe. Suspendez la bête à une esse de boucher dans votre cave ou votre garage, par une ouïe, au-dessus d'une vaste bassine et habillez-le...

Ah, je sens poindre la surprise. Habiller un poisson ! Il ne s'agit évidemment pas de lui enfiler un pullover, une parka ou un jogging. C'est là l'une des nombreuses curiosités de la langue française. L'expression signifiant en vérité d'ébarber le poisson, de l'écailler le cas échéant, de l'étripier, de le vider et d'en lever les filets.



Herrmann

Une chance. Le silure n'ayant pas d'écaillés, sinon une peau gluante recouverte de mucus, il suffit de le détacher comme on le fait d'un lapin ou d'un chat. Précisément. On notera au passage, pour l'anecdote, qu'une perche apprêtée de ses deux filets, retenus uniquement par la queue, se nomme « perche en pantalon »...

Mais ne nous égarons pas. Habillez donc le silure. Réservez les bar-

billons (moustaches) riches en potassium et au goût de noisettes légèrement acidulées. Des filets, tirez quatre beaux pavés. Mettez-les à mariner dans un mélange d'huile d'olive, de citron, d'infusion d'herbes (menthe, aneth, romarin, estragon), le tout bien assaisonné de poivre rose, de poivre noir et de poivre vert.

Jetez vos pavés dans une mare d'huile coupée de beurre demi-sel. Faites un bref tic-tac d'une minute sur chaque tranche. Réduisez votre marinade avec un rien de vin blanc et faites raidir d'un coup d'un seul les moustaches du monstre sous la salamandre.

Voilà. Reste à dresser. On peut accompagner cela d'une brunoise de légumes et d'une écrasée de pommes de terre saupoudrée d'une envolée de fleurs de capucines ou de bourraches. À servir avec une petite piquette bien de chez nous, rien de trop sucré, plutôt un tantinet acide et astringente.

Le chef





DESSIN PIERRE BAUMGART

# Quand loutre en sa rive s'en revient

« C'était une de ces aubes parfaites, comme il en advient souvent dans la rade en fin d'été, quand le phare au bout de la jetée, bercé dans la tranquillité de l'air, imite un petit Mont Blanc fiché dans les pastels de l'atmosphère. Quand le ciel naissant se mouille de bleu, de jaune, d'orange, de vert... Soudain, une ride à la surface du lac ; une onde surgit, sombre, luisante, toute en gouttes ; fuseau long courant souplement sur les rochers blancs, dos rond qui en trois bonds s'évanouit devant les Voiron. La bête, une loutre, épouse sans éclaboussement l'origine du fleuve... » (*Journal des Bains*, novembre 2027).

GILLES MULHAUSER

Cette observation fantastique et fantomatique de loutre, poétisée par un baigneur du petit matin devant sa tartine à la buvette des Bains, appartiendra-t-elle bientôt à celui qui se lève tôt ? Est-elle plausible dans un proche avenir, ou faudra-t-il la rêver encore longtemps, en relisant les *Nuits d'hiver au bord du Rhône* de Robert Hainard ?

Heureusement pour le mystère de la vie, pour les détours inconnus que réserve la nature, il reste difficile de prévoir quand la loutre sera à nouveau « en ville ». Certes, l'espèce a amorcé une reconquête dans plusieurs régions d'Europe ; elle est présente sur le Rhône en aval de la frontière, et sur l'Arve en amont. Et comme un individu isolé a été aperçu sur le Rhône genevois en 2014, il y a quelque raison d'espérer.

Prendre conscience des causes de sa disparition est probablement la meilleure garantie de réorienter positivement le devenir de cette espèce. Plusieurs programmes agissant sur la qualité de l'eau et des habitats favorables à l'espèce, ainsi que la suppression des obstacles directs à la recolonisation de son aire de distribution d'origine, ont été menés ou sont en phase de l'être.

Ainsi plus de 23 kilomètres de cours d'eau et d'embouchures de rivière dans le lac ont été renaturés sur le canton de Genève dès la fin des années 1990. La qualité trophique du Léman s'est également améliorée depuis 1980, grâce à une diminution du phosphore. Pourtant, même si les taux de plusieurs substances



bio-accumultrices (PCB, mercure notamment) ont diminué, d'autres micropolluants sont présents, dont les effets toxiques sur la faune ne sont pas encore connus.

À vrai dire, l'être humain est intéressé au plus haut point par le retour de cette espèce au sommet de la chaîne alimentaire. En effet, la recolonisation des rivières et des lacs par la loutre traduira de façon concrète tout ce que les ressources et les milieux naturels peuvent offrir de positif à la santé humaine.

Au fond, l'important n'est peut-être pas de savoir quand elle partagera à nouveau notre territoire, mais de cultiver déjà en soi sa présence. En relisant dans les diverses traditions de l'humanité la symbolique – exclusivement positive ! – inspirée par cet animal, il ne fait aucun doute que notre relation avec lui ne pourra être que bénéfique. Parmi les nombreuses qualités attribuées à la loutre, lien entre l'eau et la terre, deux sont à relever. D'une part, joueuse, elle nous invite à redevenir enfant. D'autre part, elle n'engage jamais la bataille. Il vrai que loutre est si proche de l'autre.

Un chant mortuaire roumain dit notamment :

*Car la loutre sait  
L'ordre des rivières  
Et le sens des gués  
Te fera passer  
Sans que tu te noies.*

Loutre américaine femelle et trois jeunes, Yellowstone River, août 2013. Photographies Gilles Mulhauser



# Bains d'autrefois en Helvétie

## (2)

Après avoir présenté les bains d'Argovie, de Saint-Gall et de Zurich tirés des publications annuelles de la Société des barbiers-chirurgiens de Zurich entre 1808 et 1832, voici les bains de Berne et du Valais, toujours gravés en aquatinte par Frant Hegi (1774-1850), artiste membre de la Société.

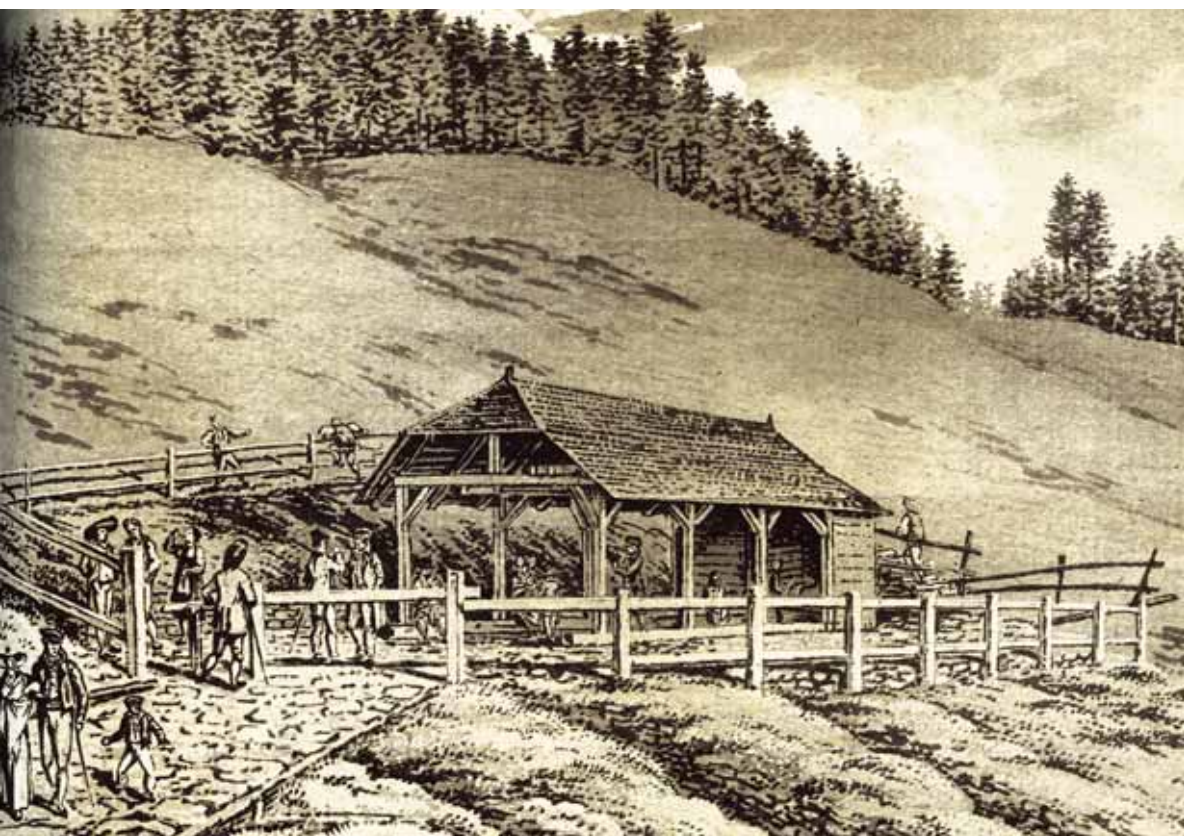
Bande dessinée oblige, il importait d'insérer les bains de Lavey, ignorés par les Zurichois, mais bien vus par Rodolphe Töpffer en 1843.

ARMAND BRULHART



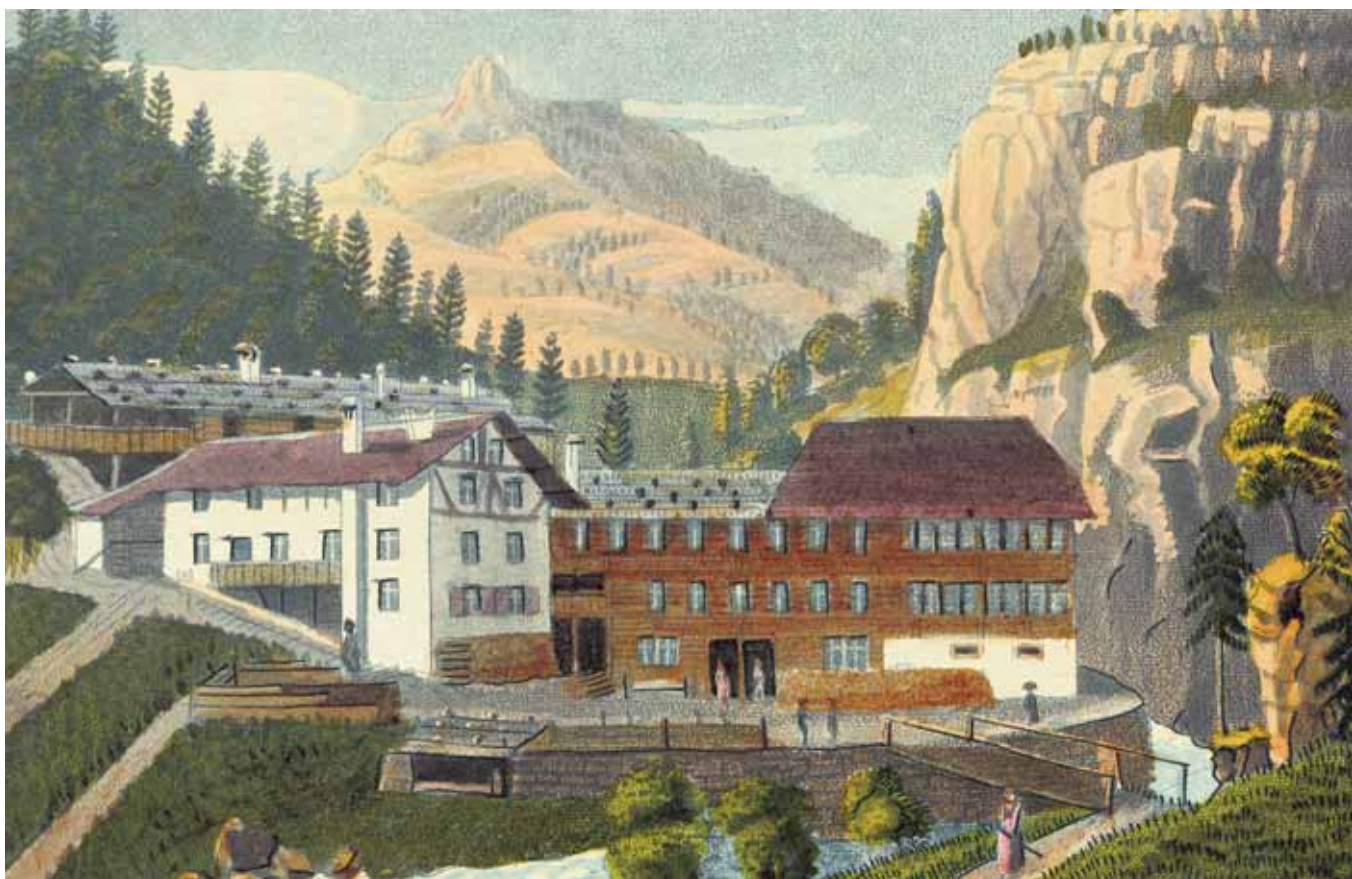
### Gurnigel (Berne)

Les bains de Gurnigel, situés entre Berne et Thoune, sur la montagne du même nom, remontent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Implantés à l'orée de la forêt, ils étaient accessibles en calèche. Complètement reconstruits dans les années 1930, à la manière des grands sanatoriums, Gurnigel n'a pas survécu à la Seconde Guerre mondiale.



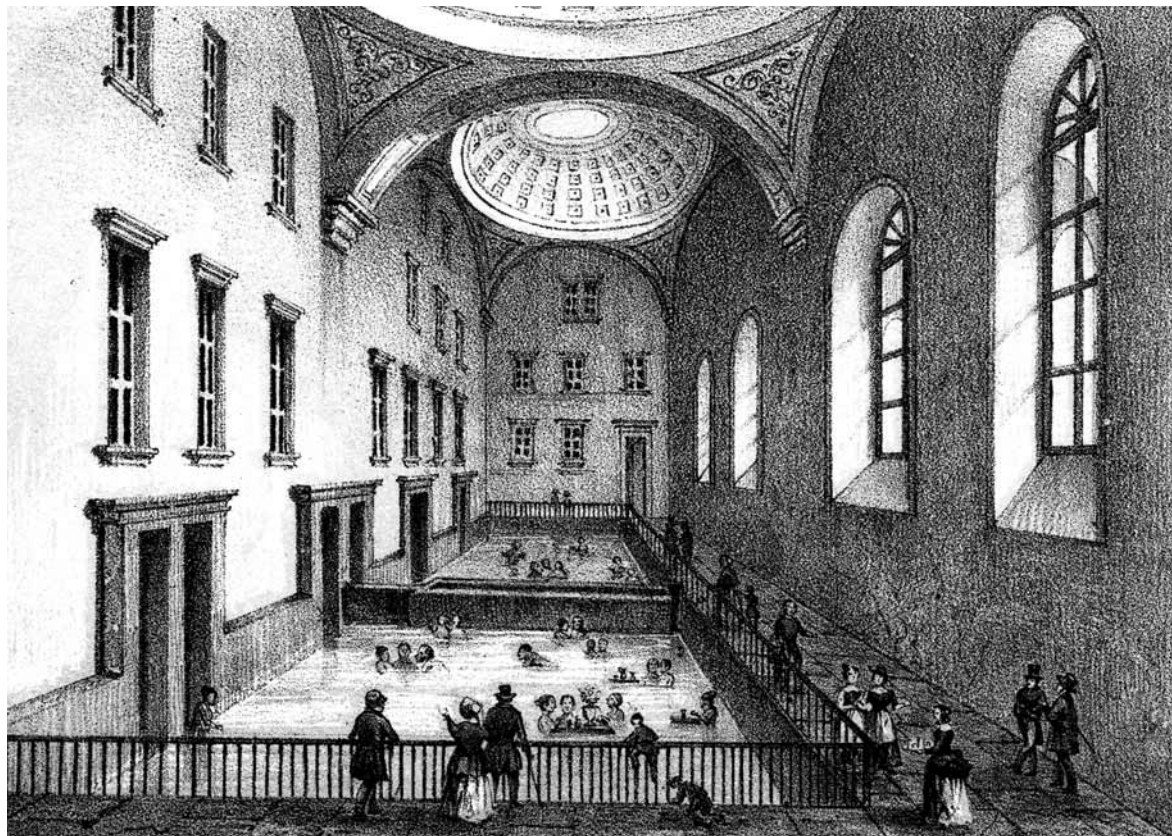
L'eau de la source du Schwarzbrünli se troublait après quelques minutes au contact de l'air. Elle prenait alors une couleur laiteuse puis noirâtre, d'où son nom. Les vertus des sources de Gurnigel sont dites «excitantes, résolutes (!), toniques, purgatives et diurétiques», autrement dit excellentes pour «l'hypocondrie [voir Molière], la goutte atomique [sic], les hémorroïdes», ainsi que quatorze autres maladies comme «les maladies scrofuleuses, les migraines, la toux chronique, l'asthme habituel et la phthisie pituiteuse [sic]».





## Weissenburg (Berne)

Les bains de Weissenburg, dont les Bernois décidèrent la construction l'année de l'Escalade (1602), eurent un succès remarquable. Il fallait au début faire preuve d'une certaine aptitude physique si l'on observait l'illustration de Franz Hegi. Complètement rénovés en 1849 et surtout en 1898, les bains devinrent un lieu de rencontre de la noblesse européenne – fréquentés par la reine de Hollande et sa suite – avant de fermer en 1939.

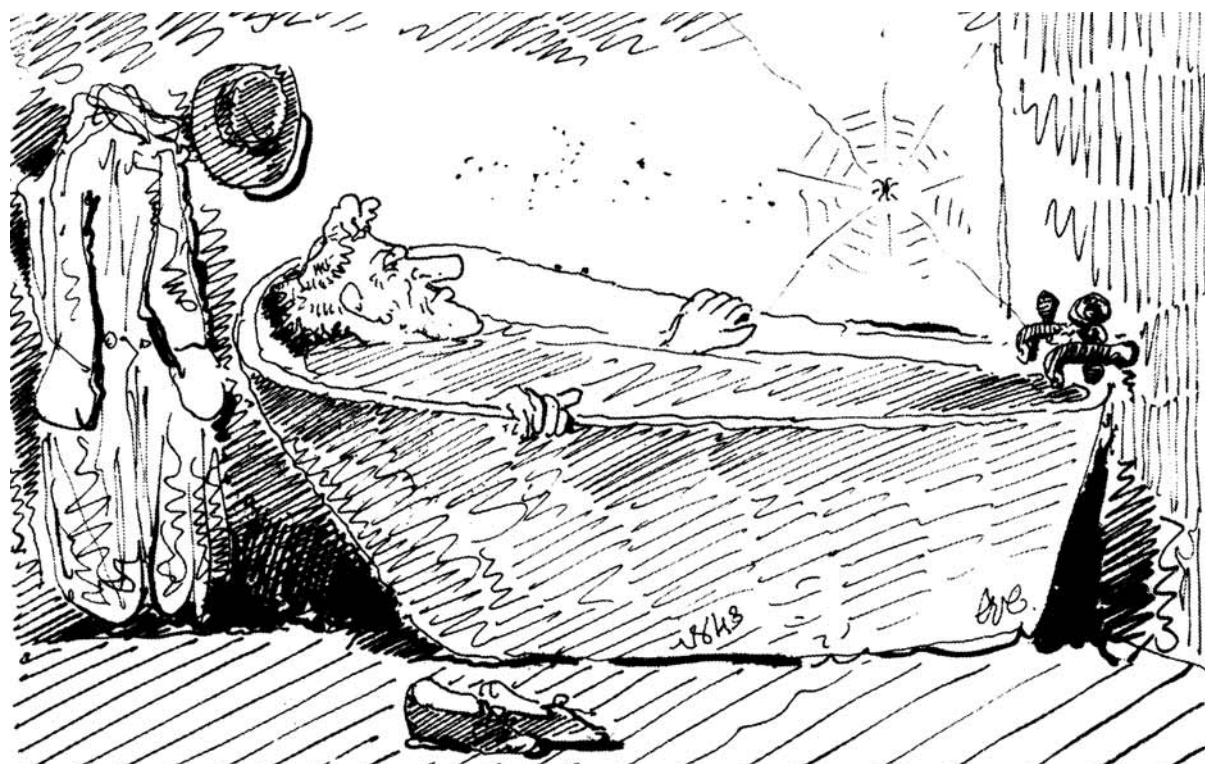


## Loèche (Valais)

Les bains de Loèche comptent parmi les plus anciens de Suisse et sont représentés dans la *Cosmographie* de Sebastian Münster de 1548. Le graveur Franz Hegi ne s'est apparemment pas déplacé et nous livre deux vues du village. Pour rompre la monotonie, il est apparu préférable de présenter une gravure anonyme des années 1840 montrant l'intérieur grandiose des bains de Loèche.



« Maître, je brûle! » — Découverte de la source des bains de Lavey (Suisse).



## Lavey (Vaud)

Les illustrations des bains de Lavey n'appartiennent pas à un recueil zurichois, mais sont tirées du petit album de douze pages signé Rodolphe Töpffer. L'image de gauche a paru dans *L'Illustration*. L'album *Souvenirs de Lavey* aurait été « vendu au profit des pauvres de l'endroit » (Auguste Blondel). Les bains d'autrefois disposaient presque toujours d'une ou deux baignoires. On remarquera ici que Rodolphe Töpffer s'identifie à son type fétiche, Monsieur Crépin, et qu'il se demande comment sortir de cette maudite baignoire!





DESSIN EXEM

# La diva de l'aube

Haddock fulminait comme un hareng saur en caque. L'aube le trouvait finalement plus aigrefin qu'aiglefin. Si le Capitaine était certes habitué aux interminables quarts et aux coups de Trafalgar, aux nuits sans sommeil et aux réveils brutaux, il aurait cependant préféré se mettre en panne ce matin-là.

PHILIPPE CONSTANTIN

A dire la vérité, la quantité de ratafia pur malt qu'il avait ingurgité au bar de l'hôtel Cornavin la veille ne le poussait pas à un réveil précoce. Sans parler même de sa cheville, toute emmaillottée d'un soin d'égyptien par son fidèle Nestor, conséquence d'une fuite inavouée à l'annonce de l'arrivée de Bianca et d'une glissade plus qu'épique sur l'escalier borgne de l'hôtel. Il pesta, traitant le monde entier d'anacoluthie, de palindrome et allez savoir encore de quel oxymore.

Quelle idée de devoir se lever aux aurores pour assister à une aubade de l'unique cantatrice capable de briser d'un trémolo seul verres et miroirs. Il eût mieux fait rester dans le château de ses aïeux, à Moulinsart, à quelques encablures à peine de Genève, d'où il aurait certainement perçu de façon plus atténuée la voix dévastatrice de la Castafiore. Nul doute que le tsunami décrit par l'évêque de Tours en 563 allait se reproduire, mais cette fois-ci à une échelle incommensurablement plus destructrice. Et ce ne serait certes pas les Dupont, tout ensommeillés sous leurs ridicules petits parapluies noirs, qui y remédieraient.

Haddock doutait même que la diva se fût réveillée, tant elle s'était apitoyée dans de sombres angoisses le soir précédant, aidée en cela par son dépressif pianiste Igor, Wagner de son patronyme. Cela ne pouvait s'inventer.

Son jeune ami reporter avait eu moins de mal à se retrouver frais et pimpant aux aurores. Tintin, quelle que fût l'heure, avait toujours la houppe fière, aussi bien amidonnée que ses pantalons de golf et que son chien. N'est-ce que Milou, pauvre bête, avait été refoulé dès potron-minet sur le site du concert ; l'entrée aux chiens étant interdite dans ce qui restait tout de même des bains publics. Une chance rétrospectivement, qui lui aura valu de sauvegarder vie et tympan, nom d'un chien. Quant à son très cher Tournesol, oserait-on aller jusqu'à dire personnage picaresque, il batifolait dans son sous-marin de poche, requin de foire en quête d'une réédition des exploits de Morlot, Troyon et Forel, que l'on aurait mieux aimé pour l'occasion orthographe Forelle.

La jetée des Bains était comble. Tout un petit peuple d'habités et une foule de curieux s'étaient précipités pour cet unique concert de celle qu'on surnommait le rossignol milanais. Six heures sonnaient à peine que la Castafiore enfla son jabot pour laisser perler quelques notes à faire se pâmer d'envie les mouettes et

les goélands qui complétaient le public. Son « Ah, je ris de me voir si belle en ce miroir... », tiré de *Faust*, l'opéra de Charles Gounod, suffit à introduire et conclure du même coup un concert voué à secouer les entrailles de la terre. L'orchestre tzigane qui l'accompagnait resta comme trois ronds de flan, marquant les déboires de son peuple par quelques points de suspension dans le ciel encore entre chien et loup. Le soleil fit un triple salto avant de revenir se noyer dans la demi-obscurité de l'heure à laquelle il appartenait. Durant ce bref laps de temps, la rivière de diamants qui ornait le goitre de la Castafiore, comme se plaisait à la surnommer le capitaine, avait disparu.

Haddock ricana. L'affaire était pourtant simple. Les pendeloques n'étaient que de verre et avaient implosé au premier aria de la diva. On en retrouverait les éclats parmi les galets sitôt le concert fini. Mais l'Histoire n'aime pas les dénouements trop aisés. Dès les premières notes, le public avait fui, désertant la jetée. Une vague haute comme une japonaiserie d'Hokusai se dessinait à l'horizon, prête à submerger cette jetée soudainement devenue minuscule et toute la ville en arrière-plan.

Hormis nos personnages, seul le sonorisateur était resté sur place, ses casques vissés sur les oreilles, sourd à tout, l'air chafouin, le

nez en bec d'aigle. On l'imagine désormais sous les traits de Moriarty ou d'Olrik. Capable sans doute d'une infernale machination aux platines de sa table de mixage.

Haddock lampa une goutte de whisky et bourra sa pipe. Sur son épaule, le perroquet, improbable cadeau reçu la veille de la Castafiore, équarissait des phrases en langue ara, pire qu'un Sicilien mâchant la lave de l'Etna. De son côté, Séraphin Lampion, véritable phare des assurances, mangeait son béret, effaré par la somme qui, elle, n'avait rien d'angélique, et qu'il devrait verser si les bijoux de la cantatrice avaient bel et bien disparu.

Mais l'onde que l'auteur avait bien voulu retenir un instant pour la dramaturgie du récit revient en force et submerge la jetée des Pâquis. Chevauche le pont du Mont-Blanc avant d'engloutir la Vieille Ville et sa cathédrale. L'encre des personnages se dissout, la gouache s'estompé, l'aquarelle se dilue, la ligne claire s'estompé jusqu'à n'être plus lisible, à tout rendre flou et incohérent. Même les suspects qui, hachurés d'anthracite, se délaient comme de l'encre de chine dans la catastrophe pour enfler le lac devenu large comme une mer.

Seule, en haut d'un platane, survivante au milieu de la jetée, une pie ricane, une rivière de diamants entre son bec...



# Un poisson nommé Herta

« Quand je vois des vagues, je ne peux pas résister ! Je suis un poisson... » Alors elle plonge sans réfléchir dans tous les plans d'eau qu'elle croise dans sa vie : les lacs de montagne, les mers, les rivières, les piscines, les océans. Le Léman aussi !

FRANÇOISE NYDEGGER

Les spectateurs qui l'ont vue sortir des flots aux Pâquis, en cette fin juillet 2018, s'en souviennent encore. Après 1800 mètres de nage en eau vive depuis Genève-Plage, la doyenne des participants de la Traversée ne semblait pas particulièrement essoufflée en reprenant pied sur le gravier.

À son cou, une médaille qu'elle montre volontiers au public venu apprécier son exploit. Cette distinction rappelle sa participation à une course similaire, organisée en son temps par le Touring club suisse. Notre nageuse l'avait faite pour ses soixante ans. C'était il y a près d'un quart de siècle. Eh oui : Herta Tomanek a aujourd'hui 84 ans et une forme à faire pâlir d'envie de plus jeunes qu'elle !

Avant de lui demander les secrets de sa bonne condition physique, j'ai voulu savoir comment elle s'est retrouvée, un dimanche matin d'été, mêlée à mille autres nageurs, prête à se lancer à l'eau. « J'ai lu un jour dans un journal que la traversée du lac était à nouveau proposée, et j'ai tout de suite eu envie d'y participer. Pourquoi ? Mais pour trois raisons. Je me suis dit : si je réussis, on va me féliciter ; si j'échoue, on va me consoler ; si j'ai un gros pépin et que je meure dans mon élément, que voulez-vous de mieux ? » On se le demande !

Cette femme n'a décidément pas froid aux yeux, ni au reste d'ailleurs. « Je suis une optimiste à 120%, et j'ai une force physique et morale hors pair » affirme-t-elle dans un grand sourire, avec un léger accent venu d'ailleurs. Et pour cause : Herta est née en 1934 dans un village de la campagne autrichienne et a grandi pendant la Seconde Guerre mondiale. Seule fille au milieu de six frères, elle apprend très vite à s'occuper des autres. « Ma mère étant de petite santé, j'ai dû mettre la main à la pâte. Le boulot, ça ne m'a jamais fait peur. »

Comment s'est-elle alors débrouillée pour apprendre à nager ? « Je n'ai pas eu l'occasion de prendre des cours ! » lâche-t-elle en rigolant. « J'ai appris toute seule, dans la rivière à côté de chez nous. Et quand j'ai compris comment il fallait s'y prendre, j'allais nager dans les réservoirs d'eau prévus pour éteindre les incendies dus aux bombardements ». Pour le ski aussi, l'apprentissage se fait sur le tas. « On possédait une seule paire de ski pour tous les enfants, alors on les utilisait à tour de rôle... » Avec son physique d'athlète et son mental, Herta aurait facilement pu devenir sportive d'élite. « Mais ça n'existait pas à l'époque. Je suis une enfant de la guerre ! Nous étions dans la survie, il fallait bosser, se rendre utile tout le temps. Même à la nuit tombée, je tricotais. Tout ça vous forge un caractère ! »

En grandissant, Herta suit des cours du soir de dactylo et de comptabilité. La jeune fille a envie de découvrir le monde, apprendre les langues et trouver un emploi. Elle arrive un jour en Suisse, à Brunnen, pour travailler dans un hôtel proche du lac des Quatre-Cantons. Lac qu'elle va rapidement traverser à la brasse, aller et retour. La jeune fille apprendra plus tard que la chose était strictement interdite, le lac étant connu pour ses tourbillons traîtres. Plus tard, elle fera également sensation en Angleterre en se jettant à l'eau dans un endroit peu propice à ce genre d'exercice. « Les gens criaient, croyant que je voulais me suicider... » C'était mal la connaître : elle voulait juste se baigner. On ne sait pas si elle s'est aussi illustrée en nageant dans la Seine, à l'époque où elle œuvrait dans une maison de prêt-à-porter parisienne. Une chose est sûre : « J'ai eu un bataillon d'anges gardiens... ! »



PHOTOGRAPHIES LAURENT GUIRAUD

Genève ? Elle y vient une première fois pour un emploi au tea-room pâtisserie de la rue Bonivard. Le soir, elle fait encore du baby-sitting à l'Hôtel du Rhône, quand elle ne confectionne pas des pulls avec sa machine à tricoter pour arrondir ses fins de mois. « Je n'ai jamais perdu une seconde ! » Après avoir œuvré, et nagé sans doute, en d'autres lieux, la jeune femme revient s'installer définitivement à Genève, où sa vie prend un tournant. « Avoir un enfant, c'est la meilleure chose que j'ai faite dans ma vie ! » Elle devra pourtant élever son fils seule. Qu'à cela ne tienne, elle bossera dur pour eux deux, n'oubliant pas au passage de faire partie d'un ski-club à Onex ou d'une chorale à Jussy. Et voilà que, depuis vingt ans déjà, Herta est à la retraite. Une retraite active, forcément.

« Avec la volonté, on déplace des montagnes ! », dit-elle volontiers. En attendant, c'est

elle qui escalade les montagnes tous les jeudis, avec son groupe de marcheurs réunis sous la bannière des « Tamalou » ! Un sous-groupe a même été créé pour les plus fatigués d'entre eux, ceux qui ne peuvent plus marcher en montée. Ce sont les « Malpartout ». Herta, la boutte en train, fait partie des aînés en pleine forme. Chaque semaine de belle saison, elle effectue ses trois à quatre heures de marche dans des paysages de rêve avec de bons dénivelés. En hiver, place à la raquette. La pratique de la montagne l'entretient et l'équipe des Tamalou lui fait du bien.

« Il faut continuer à bouger ! » Herta s'y astreint, pas seulement pas conviction, mais par plaisir. Tous les matins, la sportive se lève avant 7 heures pour faire une demi-heure de gym devant sa télévision, effectuant les exercices montrés à l'écran par une jeune fille. Ça la stimule. Puis la Thônésienne se rend à pied

au Centre sportif de Sous-Moulin, effectuant quatre fois l'anneau en accélérant ou ralentissant le pas, puis revient à pied à la maison, faisant ainsi ses cinq kilomètres quotidiens de marche. Une fois par jour, elle renonce à l'ascenseur et grimpe les huit étages pour gagner son appartement. « Comme ça, j'ai l'entraînement pour la montagne. » Mais ce n'est pas tout. Herta fait régulièrement des longueurs de bassin dans la piscine thônésienne. Et cet été, elle s'est déplacée à plusieurs reprises aux Bains des Pâquis pour s'entraîner d'une bouée à l'autre, assurant ainsi sa préparation physique en eau vive.

Elle y a pris goût. Herta s'est d'office inscrite pour participer l'an prochain à la 4<sup>e</sup> Traversée du lac. « Je ne sais pas crawler, mais je devrais apprendre pour gagner en vitesse : j'aimerais bien améliorer mon temps. »

Quelle pêche, ce poisson !



LE CRÈVE  
CŒUR

# SAISON 2018-2019

Opérette fantastique - Création  
du 30 octobre au 25 novembre 2018

**Les Trois Baisers du Diable**  
Jacques Offenbach

—

Brunch  
Dimanche 18 novembre 2018

**Le Brunch d'Alain Carré**

—

One-man-show - Accueil  
du 4 au 16 décembre 2018

**Molière-Montfaucon 1-1**  
Lionel Frésard

—

Comédie - Création  
du 22 janvier au 17 février 2019

**Central Park West**  
Woody Allen

Brunch

Dimanche 10 février 2019

**Le Brunch de Pascal Chenu**

—

Tragi-comédie - Création  
du 19 mars au 14 avril 2019

**Hamlet Cirkus**

William Shakespeare

—

Cabaret musical - Accueil  
du 7 mai au 2 juin 2019

**Joli foutoir**

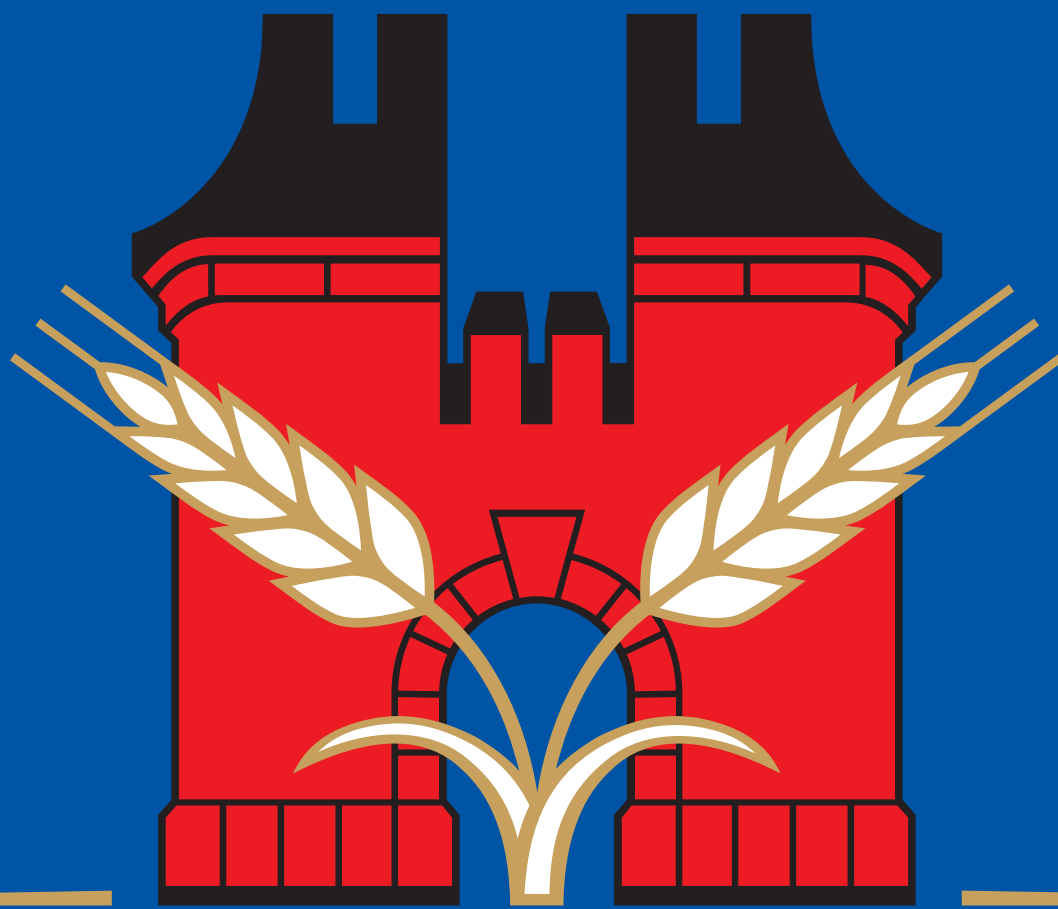
Les Muskatnuss

—

Brunch  
Dimanche 12 mai 2019

**Le Brunch de Leana Durney  
et Davide Autieri**

Chemin de Ruth '16 | Cologny | Genève  
022 786 86 00  
lecrevecoeur.ch



# FELDSCHLÖSSCHEN



# Les artisans du sauna

Chaque année, ils installent puis démontent les constructions saisonnières en bois qui font les délices des amateurs de bains de chaleur, de fondues ou de massages.

FRANÇOISE NYDEGGER

**A**u tournant de l'été, sa silhouette familière revient arpenter les Bains, à pas décidés. L'homme connaît les lieux comme sa poche et reprend vite ses marques, après quelques mois d'absence. Il n'est pas spécialement là pour faire trempette, comme en témoigne sa tenue de travail. Sa présence annonce toujours de grands chambardements liés au changement de saison : l'installation du sauna et de la cabane à fondue signale le passage au temps hivernal, alors que le démontage de ces équipements fait place à l'été.

L'artisan de ces grandes manœuvres se nomme Jérôme Capitanio, et il est menuisier-charpentier de métier. C'est à lui que revient la responsabilité de mener, avec l'équipe des Bains, le montage et le démontage des constructions saisonnières en bois. L'Annécien a commencé le boulot en venant épauler son collègue et ami Christian Bachmann, qui a assuré cette responsabilité depuis la création du sauna, avant de céder sa place à un autre travailleur du bois. Et quand, des années plus tard, le coordinateur des Bains a fait appel à Jérôme pour lui proposer le poste, il n'a pas hésité une seconde. « Il y a ici une atmosphère chaleureuse et un cadre de travail extraordinaire. Alors oui, les journées sont longues et éreintantes, mais c'est un bonheur. Tout se fait dans la joie. »

Le menuisier-charpentier œuvre depuis longtemps avec les trois mêmes employés des Bains, formant ainsi un quatuor rodé et soudé. « Charles, Julien et Mike sont des gens compétents et costauds qui connaissent parfaitement les lieux et qui sont autonomes. C'est une super équipe, et la bonne ambiance qui règne entre nous est indispensable. Je ne pourrais pas travailler autrement. »

Et le travail, justement, en quoi consiste-t-il ? « Nous prenons une semaine en mai pour démonter entièrement le sauna, nettoyer les sols et faire tenir toutes les pièces détachées dans les espaces de stockage sur place qui sont assez limités. Il faut alors bien calculer son coup et



Le quatuor des artisans du sauna : Charles (accompagné de Noé), Jérôme, Mike et Julien. Photographie Fausto Pluchinotta

faire ce rangement méticuleusement, au millimètre près parfois, pour que cela prenne le moins d'emprise possible sur les Bains. » Et tandis que se replie le sauna, l'équipe remonte les cabines de massage côté femmes, pour l'été.

Pendant la belle saison, il ne se passe plus rien : le bois se repose dans les cabines et les vestiaires. Tandis que les trois employés retournent à leurs occupations aux Bains, Jérôme, lui, rencontre les gens du comité pour discuter des principaux travaux à entreprendre pour que le sauna soit toujours en bon état. « Je prépare les commandes de bois, je fais déjà des découpes dans mon atelier pour que tout soit prêt lorsque le montage débute. »

Le dernier lundi d'août, Jérôme, Charles, Julien et Mike se retrouvent donc sur le pont pour remonter le sauna et la cabane à fondue. « Certains baigneurs estiment que l'on s'y prend trop tôt. Que le temps de la baignade devient toujours plus court. » Ces usagers ne bloquent pas pour autant l'avancée des travaux qui vont durer trois bonnes semaines. Il faut alors sortir au grand jour le matériel qui a été stocké serré,

le remettre en état avant de procéder à la reconstruction. Toute l'équipe retrouve ses manches pour la manutention et le traitement des divers éléments. Mike et Charles s'activent particulièrement au ponçage. Tous les bois intérieurs et extérieurs du sauna passent se refaire une beauté entre leurs mains. Julien prend également en charge l'électricité des installations tandis que Jérôme s'occupe des panneaux de lambris à renouveler.

« Tous les ans, nous changeons un côté de paroi. Car entre le ponçage à répétition, l'humidité, la chaleur et la transpiration des usagers, les bois sont vite cramés. » Les habitués des lieux ne le savent peut-être pas, mais les murs qui les entourent sont faits en sapin et les bancs où ils se reposent en tilleul. Une essence qui prend bien moins la chaleur qu'une autre. « Les bancs étaient auparavant en abachi, qui a effectivement une faible capacité thermique, mais c'est un bois tropical en voie de disparition. J'ai préféré utiliser un bois local ! »

Le chantier n'est pas facile à mener pour l'équipe, car il se fait avec pas mal de monde

tout autour. « Le boulot demande beaucoup de manutention de bois, d'allées et venues au milieu des baigneurs. Nous utilisons aussi des machines qui peuvent être dangereuses ou bruyantes. Or les gens viennent ici pour la tranquillité ! Il faut donc veiller à protéger le chantier sans trop déranger les habitudes des usagers, et en le faisant le plus harmonieusement possible. Des personnes viennent regarder de plus près ce que l'on fait, posent des questions. Il se rendent compte du travail que nous effectuons pour mettre à leur disposition ces installations saisonnières. »

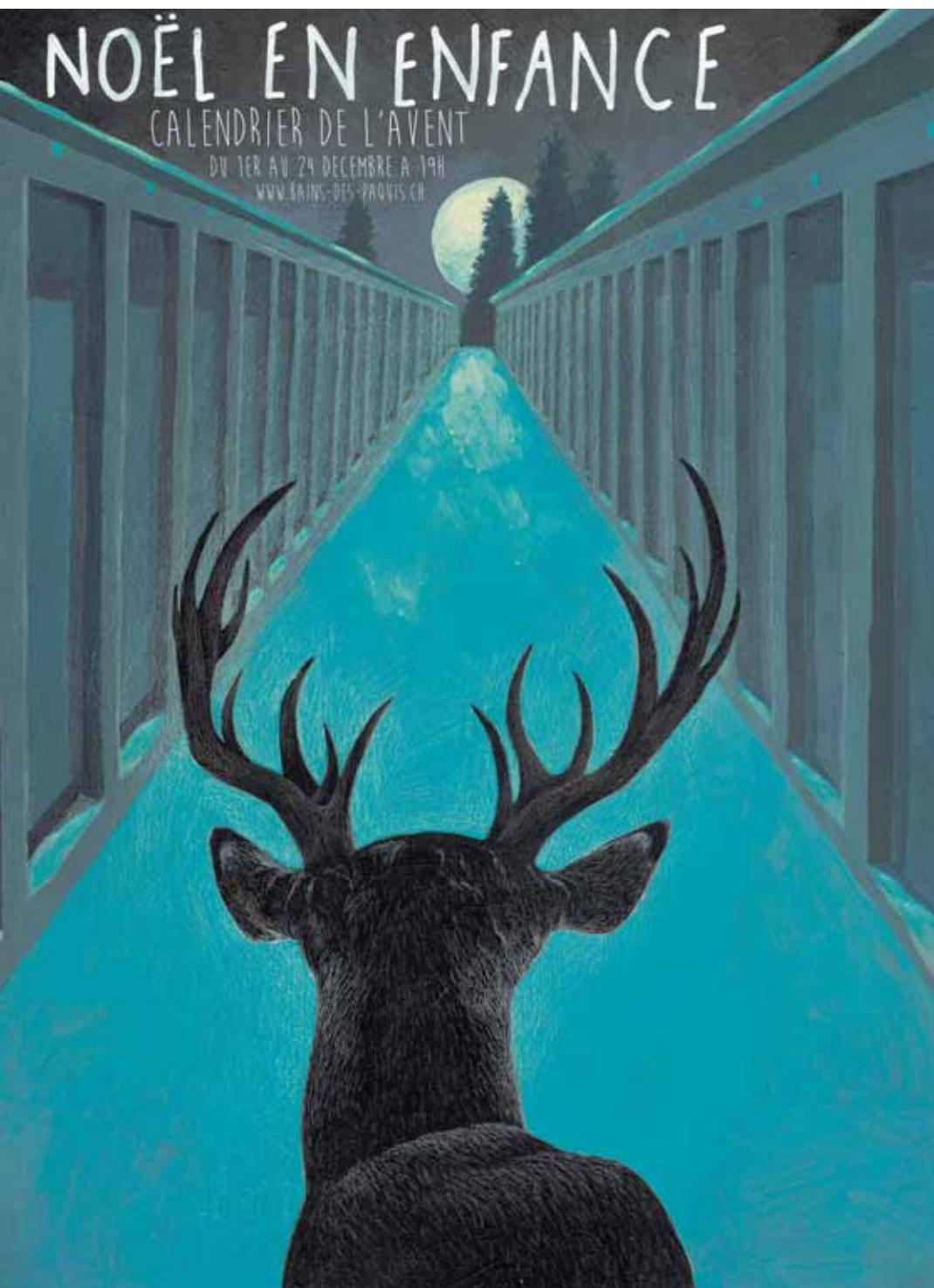
La construction du sauna se termine généralement sur les chapeaux de roue le vendredi soir de la troisième semaine et, le samedi matin, les premiers clients sont déjà là ! Quelques réglages seront encore nécessaires pour assurer le bon fonctionnement, au niveau des portes notamment. Mais Jérôme n'est plus là pour veiller à ce bois qui travaille encore. Il est parti sur d'autres chantiers. Il faudra alors attendre le tournant de l'hiver pour que sa silhouette familière revienne arpenter les Bains.







Cédric Marendaz www.marendaz.com



Sylvie Wibaut www.sylviewibaut.ch

# Nage avec les loups

THIERRY MERTENAT

Quand on l'interroge sur ses préférences aquatiques, il commence par dire qu'il déteste l'eau froide et ne jure que par les températures tropicales. Comme il ne vit pas au bord du Pacifique, mais dans une ville qui possède un lac et un fleuve, baignables tous les deux, son corps a fini par s'adapter aux variations saisonnières, en embarquant la panoplie nécessaire. Combinaison, cagoule et chaussons équipent ses descentes fluviales en mode *snorkeling* (randonnée palmée). L'exact inverse d'un corps à cru, *a cuerpo limpio* pour reprendre le langage taumachique qualifiant cet être à pied que rien ne protège, abordant sans cape ni muleta son taureau dans les arènes.

Cédric Marendaz n'est pas un torero, encore moins le bon illustrateur pour répondre à la commande annuelle des baigneurs d'hiver faisant la promotion de leur plaisir décalé : la nage de nuit, cinq sessions nocturnes à l'heure hivernale, de novembre à mars, en se calant sur le calendrier lunaire.

Un artiste à contre-emploi, que l'on ne croira jamais sur la jetée des Bains des Pâquis dans les dates de Noël, en train de marcher pieds nus, les mains repliées sur les génitoires, le visagé glacé par la bise, scrutant ce plan d'eau noir et gelé qu'il faudra affronter en s'immergeant jusqu'au cou. À cet instant, on se persuade avec lui que cette discipline particulière n'est pas accessible au commun des épidermes.

C'est sans doute la raison pour laquelle ses affiches sont juste parfaites dans leur impact visuel. L'inspiration vient d'ailleurs de cet écart calorique qui nous condamne à rester sur la berge. L'illustration accentue le décalage, trouve à chaque fois la bonne image pour traduire en signes clairs et poétiques le génie givré du lieu.

L'année dernière, on était dans l'eau à 10°, par procuration féminine, une nageuse aux trois-quarts immergée surgissant à fleur d'obscurité. Elle portait lunettes et bonnet, sa mine était conquérante et détendue à la fois. Beau portrait d'une nageuse en hiver, une manière assez élégante de souligner que les participants à cet effort désintéressé – en guise de

médaille, thé et marrons chauds à l'arrivée – sont, pour moitié au moins, des femmes. Elles s'étaient reconnues dans cette immersion de la copine en harmonie avec les éléments naturels.

L'identification ne va pas de soi cette année. L'artiste a envoyé par le fond ses modèles. Pas la plus petite trace humaine sur son affiche, sinon les chutes, vaguement inquiétantes, d'un baigneur disparu. Un sac à dos, un linge de bain enroulé sur lui-même, un thermos au couvercle fermé : le tout oublié là, aux Bains, côté ville, dans une lumière de fait d'hiver, la neige recouvrant la jetée.

À côté du sac, un loup renifleur. Il n'est pas venu seul, sa meute l'accompagne. Une demi-douzaine de loups se sont aventurés au bord du lac en silence comme s'ils sortaient de la forêt. Cette apparition plaît beaucoup au graphiste animalier qui l'a inventée. On l'écoute légèrer son œuvre : « Le nageur s'est dépouillé de ses affaires pour entrer dans l'eau ; on ne sait pas s'il va revenir. Il s'est accordé, au contact de l'eau froide et de ses morsures, un peu de sauvagerie, les derniers frissons que l'on peut s'offrir dans une ville, la nôtre, construite sur l'approprié, le connu et le confort protecteur », résume l'ami des loups. Pour lui, la noirceur de l'eau rappelle celle de la forêt. Son baigneur hivernal, moitié trappeur moitié citadin affranchi, fait le lien entre les deux univers.

La suite est plus prosaïque : sur l'affiche, cinq dates agendées pour nager avec les loups. « Elles dépendent de l'heure d'hiver. Au printemps, on change d'horaire et de luminosité », précise Olivier Boillat, porte-parole désigné du groupe sports de l'AUBP, cheville nageuse de ce calendrier nocturne.

La collaboration avec le Sauvetage de Genève est reconduite. Trois sauveteurs à terre joueront les veilleurs de nuit. Pour le « débutant qui débute » – jamais seul, toujours en bande –, cette présence-là réchauffe le cœur et tout ce qui va avec. Oui tout, du haut, coiffé d'un bonnet en néoprène pour prévenir les migraines, au bas qui ne cache pas son plaisir paradoxal et le verbalise en nageant : « Dites que j'en ai mais que je ne les sens plus... » C'est entendu, jeune homme. Et écrit, d'une main qui tremble de froid dans sa mitaine aux doigts dénudés.

# Noël en enfance

Il ne s'agit pas de retomber en enfance. De fait, nous ne l'avons jamais tout à fait quittée. À sa façon, elle s'est tapie au fond de chacun de nous comme le mystère et l'enchantement habitent les forêts les plus obscures de notre mémoire. À la magie et à l'émerveillement s'oppose parfois une salutaire terreur. C'est l'heure de faire ses gammes, d'entreprendre l'apprentissage de la vie, de pénétrer dans les sous-bois de ce qui sera le conte que nous aurons fait de notre existence. Car en chacun de nous sommeille la morale que nous avons construite, cabane dans les arbres, toute de bric et de broc, d'éléments disparates mesurés à l'aune de nos rêves.

Un jour on croit quitter l'enfance. À moins que ce soit elle qui nous quitte. L'adulte se caparaçonne. Il se croit ainsi protégé de l'ingénuité de son berceau. Sous l'écorce et les cuirasses qui empèsent sa liberté, il reste pourtant le rêve. Là où il pleurait autrefois le voilà sourire maintenant, non sans une certaine nostalgie. Là où l'effroi le saisissait hier le voilà aujourd'hui s'amuser des mots et des images, les dénuant de la force qui le catapultait dans d'autres univers.

Et pourtant. La fable continue de croître en nous. Diffraction ou polarisant notre vie intérieure selon l'angle que nous lui donnons et qui suscite rires ou pleurs, joies ou épouvantes.

Les contes souvent partagent cette singularité avec la bande dessinée. Elle aussi nous

mène par le bout du nez dans des récits fantastiques, sinon fantastiques. Cases et bulles, même chahutées par certains auteurs, nous ramènent à des récits telluriques, à des mythes fondateurs, nous racontent des vies qui semblent ne jamais pouvoir nous appartenir ni être vécues. Question de temps, de lieu, d'action. L'univers onirique permet seul de briser tous ces tabous et de faire exploser les conventions.

Pourquoi rêver sinon pour cela même. Pour cette confusion de l'extrême, pour ces illogismes et ces syllogismes qui nourrissent nos nuits, pour ces paradoxes qui hantent notre sommeil paradoxal, là où rien n'a de sens mais où tout fait sens. Où tous ces fragments de fictions ne sont que des fractions d'une autre réalité.

C'est ainsi que se dessinera peut-être cette année le Calendrier des Bains. Une ellipse dans les contes de notre enfance et qui, comme l'arc-en-ciel, prendra pied dans notre émerveillement, sitôt franchie l'antichambre somptueuse des récits d'autrefois.

Ph. C.

Chaque soir, du 1<sup>er</sup> au 24 décembre, ouverture à 19h d'une porte de cabine pour nous dévoiler l'univers d'un créateur. Chaque vernissage est suivi d'un petit apéritif en compagnie de l'artiste. L'exposition sera visible jusqu'à mi-janvier.



## BAINS D'HIVER DU 15 SEPTEMBRE 2018 AU 26 MAI 2019

### BAIGNEURS D'HIVER

L'AUBP met à disposition des vestiaires communs avec douches, toilettes et sèche-cheveux. Ouvert de 9h à 20h30. Entrée : 2 francs. Un bracelet électronique sera prêté contre une caution. Le bracelet ouvre également le vestiaire dans la zone polo. Abonnement pour la saison d'hiver : 50 francs. Coupe de Noël, valable jusqu'au 16 décembre : 30 francs. Autres informations sur [www.aubp.ch](http://www.aubp.ch)

### SAUNA, BAIN TURC, HAMMAM

Ouvert tous les jours de 9h à 21h30. Mardi : journée réservée exclusivement aux femmes. Mixte tous les autres jours. Les Bains des Pâquis mettent à disposition  
– 2 saunas mixtes  
– 1 bain turc mixte  
– 1 hammam mixte  
– 1 hammam réservé aux femmes  
Tarif d'entrée : 20 francs (sauna, hammam et bain turc). AVS, AI et chômeurs : 17 francs. Tous les lundis : 13 francs pour tout le monde. Abonnement 11 entrées : 150 francs. Deux grandes serviettes obligatoires (location possible à 5 francs pièce).  
tél. 022 732 29 74

### LA BUVETTE DES BAINS

Dès 7h du matin, venez contempler le lac et ses couleurs au coin d'un fourneau à bois, laissez-vous tenter par la magie d'une cuisine joyeuse à midi et profitez d'un retour aux sources avec une excellente fondue au Crémant, à déguster de midi à 23h.

Horaires : de 7h à 23h  
Réservation recommandée pour la fondue :  
tél. 022 738 16 16

« Anniversaires pirates » à la buvette les mercredis, samedis et dimanches dès 14h :  
[sardine.crochet@gmail.com](mailto:sardine.crochet@gmail.com) 078 751 65 10

### MASSAGES

Des masseurs et masseuses professionnelles vous proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.

Tarif : séance de 50 minutes à 70 francs  
Horaire : de 9h30 à 21h tous les jours, du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre.  
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 le matin de 9h à 13h

### TAÏ-CHI

Octobre à mai : tous les dimanches de 10h à 11h. Cours ouvert à tous – offerts par les Bains – sans inscription. En cas de pluie ou de vent : abri côté bistrot

MERCREDI 21 NOVEMBRE  
MERCREDI 12 DÉCEMBRE  
MERCREDI 16 JANVIER  
MERCREDI 13 FÉVRIER  
MERCREDI 20 MARS

NAGE DE NUIT, DE 18h30 À 20h  
(voir page ci-contre)

### DÈS JEUDI 22 NOVEMBRE

EXPOSITION « 150 ANS DE LA JETÉE »

### SAMEDI 24 NOVEMBRE

CAFÉ PHILO À 10h30  
Prostitution – morale et idéologie

### DU 1<sup>ER</sup> AU 24 DÉCEMBRE

CALENDRIER DE L'AVENT, NOËL EN ENFANCE  
Chaque soir à 19h, ouverture d'une porte de cabine (voir page ci-contre)  
Vernissage jeudi 13 décembre à 19h



### PLONK & REPLONK

#### SAMEDI 1<sup>ER</sup> DÉCEMBRE

GENEVA LUX, À 18h  
Vernissage de l'installation *Maxima Lux Viriditas* par The Montesinos Foundation (Elena Montesinos)  
Au programme : Pedro Benavides (Cyr Wheel LED) et autres surprises

#### SAMEDI 8 DÉCEMBRE

CAFÉ PHILO À 10h30 avec Claude Marthaler

#### JEUDIS 13 ET 20 DÉCEMBRE

CHŒUR DULCIS MEMORIA, À 19h30

#### LUNDI 24 DÉCEMBRE

REPAS DE NOËL À LA BUVETTE et animations

#### DÈS JEUDI 24 JANVIER 2019

EXPOSITION « LES FANTÔMES DU LÉMAN »

#### JANVIER-FÉVRIER 2019

PERFORMANCE NATURELLE  
glaciaire et glaciale (selon météo)

SAMEDI 26 JANVIER  
SAMEDI 23 FÉVRIER

CAFÉ PHILO À 10h30

SAMEDI 9 MARS

8<sup>e</sup> CARNAVAL DES BAINS

SAMEDI 30 MARS

CAFÉ PHILO À 10h30  
avec Eric Orsenna et Gilles Mulhauser dans le cadre du festival Histoire et Cité

SAMEDI 27 AVRIL

CAFÉ PHILO À 10h30

#### MAI 2019

EXPOSITION « OUT OF THE BOX »  
en collaboration avec Cap Loisirs

#### JUIN 2019

EXPOSITION « HISTOIRE DE BAINS »  
avec la Fondation Martin Bodmer

#### APÉROS POÉTIQUES

Lecture les samedis de 10h30 à 11h30, apéritif offert ensuite. Entrée libre  
17 novembre : Patrick Dujany et Dj Mob  
1<sup>er</sup> décembre : Jean-Luc Babel  
15 décembre : Pierre Thoma  
5 janvier : Pierluigi Fachinotti  
19 janvier : Odile Cornuz  
2 février : Carte blanche aux éditions art&fiction  
16 février : Laura Wild, poésie électro  
2 mars : Carte blanche aux éditions Cousu mouche  
16 mars : Denis Guelpa  
20 avril : Carte blanche aux éditions Sémaphore (Canada)  
4 mai : Vincent Barras  
18 mai : Nicolas Ducimetière

#### DANS LE CADRE DU PRINTEMPS DE LA POÉSIE

samedi 6 avril : David Bosc  
dimanche 7 avril : Ludiane Pivoine  
samedi 13 avril : Carte blanche à Poésie ambulante  
dimanche 14 avril : Virgile Élias Gehrig

POUR PLUS D'INFORMATIONS  
CONSULTEZ LE SITE  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

ou devenez ami des Bains  
sur facebook

Toutes les éditions du Journal des Bains sont disponibles en pdf sur le site

## Écrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

# JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP  
Association d'usagers des Bains des Pâquis  
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève  
tél. 022 732 29 74  
[www.bainsdespaquis.ch](http://www.bainsdespaquis.ch)

Rédactrice responsable Françoise Nydegger  
[journal-des-bains@aubp.ch](mailto:journal-des-bains@aubp.ch)

Rédaction Serge Arnould, Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubert

Conception graphique  
Pierre Lipschutz, [www.promenade.ch](http://www.promenade.ch)

Ont collaboré à ce numéro  
Jean-Luc Babel, Hugo Baud, Pierre Baumgart, Bernard Comment, Exem, Jean Firmann, Lionel Gauthier, Muriel Grand, Laurent Guiraud, Juliette Haenni, Gérald Herrmann, Simon Jeandet, Katharina Kreil, Sami Linden, Aloys Lolo, Claude Luyet, Cédric Marendaz, Philippe Mathieu, Fabian Menor, Thierry Mertenat, Sarah Jane Moloney, Gilles Mulhauser, Thierry Ott, Frederik Peeters, Plonk & Replonk, Michel Rime, Amélie Strobino, Rodolphe Töpffer, Rebecca Traunig, Valp, Sylvie Wibaut

Publicité  
Helena de Freitas  
[pub@sillage.ch](mailto:pub@sillage.ch)  
[www.sillage.ch](http://www.sillage.ch)

Impression  
CIL Centre d'impression  
Lausanne SA

Tirage :  
5000 exemplaires

Journal imprimé sur  
du papier certifié FSC®

© 2018, les auteurs et l'AUBP  
ISSN 1664-3003

Prochaine parution : été 2019  
Délai rédactionnel : 21 mars 2019





